

2021, Fanny Ladisa

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY-NC <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>)

Les contenus photographiques de ce document appartiennent à l'auteur ou/et sont protégés par les droits d'auteurs. Toute reproduction complète ou partielle est soumise à autorisation.

Une version traduite en anglais est également disponible

Enoncé théorique
Master d'Architecture
Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne

Lausanne, Janvier 2020

Fanny Ladisa

HABITARE

L'appropriation de l'*habité*, l'*habitations* et l'*Habitat*
dans une société de consommation

Directeur pédagogique : Prof. Vincent Kaufmann
Professeur : Prof. Dr. Anja Fröhlich
Maître EPFL : Barbara Tirone

SOMMAIRE

1. Introduction	1-4
2. Individualité	7-47
• Cycle de l' <i>habité</i>	7
• Passage individuel.....	21
• À-propos de moi	37
3. Communauté	48-83
• Cycle <i>habitations</i>	49
• Vivre ensemble	63
• À-propos de nous	73
4. Consommation	84-125
• Le cycle de l' <i>Habitat</i>	85
• <i>Habité</i> l' <i>Habitat</i>	101
• À-propos d'eux	115
5. Conclusion	126-133



INTRODUCTION

AVANT-PROPOS

Existe-t-il une corrélation entre le cycle de vie d'une personne et la disposition typologique de son logement ?

L'intérêt concernant l'analyse des mutations urbaines dans le fonctionnement des foyers réside dans la scission du terme "Habiter". En effet, ce terme, emprunté du latin classique, est la racine des mots qui composent le logement de nos jours c'est à dire l'*habité*, l'*Habitat* et l'*habitations*. Nous comprendrons, dans les chapitres qui suivent, de quelles manières ces termes se sont développés ces dernières années et pour quelles raisons ils devraient être indissociables les uns des autres. Les rapports sociétaux, ainsi que la compréhension de ces différents termes ne cessent d'évoluer et le renouvellement des méthodes et surtout de l'analyse des données sociologiques devient de plus en plus essentiels.

La plupart des données récoltées, qui théorisent la manière de vivre d'un individu, sont analysées en ne prenant pas en compte les précédents logements des individus, ni les cycles qu'ils subissent au cours de leur vie. Il faut savoir que tout ce qui existe dans ce monde, qu'il soit naturel ou créé par l'homme, a une certaine espérance de vie qui comprend des phases nécessaires à son développement. La plupart des cycles de vie dépendent énormément de leurs utilisations et peuvent donc changer de durée ou même d'étape suivant l'époque à laquelle ils sont analysés. Il s'agira notamment d'interpréter ces phases en insistant sur la manière dont elles peuvent influencer le développement des *habitations*. C'est ce que cet essai tentera de faire en interrogeant les divers cycles à travers la sociologie des modes de l'*habité*, de l'*habitations* avec la question du vivre ensemble et, surtout, en questionnant nos *Habitat* actuels dans une société de consommation "moderne-liquide". Cette notion, identifiée par Zygmunt Bauman, permet de décrire les caractéristiques des sociétés contemporaines.

Enquête

Afin de vérifier quel impact la consommation d'un logement (propre ou loué) que l'on occupe a sur notre "Habitaré", vingt interviews ont été conduits. Ces conversations ont permis d'appréhender les cycles, poursuivis, suivis ou subis, des *Habitat* d'une personne ; des développements de l'*habité* et des interactions qui en découlent et donc de définir la ou les formes de consommation d'*habitations* au fil du parcours de vie individuel. Le matériel empirique utilisé dans cet énoncé théorique d'architecture provient d'une enquête par questionnaire réalisée en Suisse. Toutes les personnes interrogées ont reçu le même cadre contextuel :

« Il s'agit d'une recherche portant sur votre cadre de vie menée au fil de vos différents logements dans le cadre d'une analyse scientifique et sociale. Je vous sollicite pour une discussion d'environ 1 heure dans laquelle j'aimerais que vous me parliez des logements dans lesquels vous avez vécu jusqu'à celui d'aujourd'hui. Cette recherche se basera sur la synthèse des entretiens conduits avec plusieurs personnes et restera anonyme. Si vous me le permettez j'aimerais pouvoir enregistrer l'entretien afin de faciliter son analyse ultérieure. »

Il leur a également été demandé de préciser, pour chaque étape de déménagement/emménagement leur tranche d'âge ainsi que le lieu du logement. Ils ont tous dû commencer par les souvenirs ou/et impressions qu'ils avaient de leur premier logement.

L'énoncé se basera, ainsi sur l'analyse systémique de l'espace "*habité*" selon les trajectoires des différents "*Habitat*" des ménages qui forment l'"*habitations*". Il exprimera donc la consommation ou le "mode de vie" social à un certain moment du "cycle de vie" d'une personne. Il sera décomposé en trois thèmes principaux - l'individualité, la communauté, la consommation - abordant de différentes façons les notions énoncées.

Finalement, ces trois thèmes nous permettront de faire une corrélation entre les différentes étapes de vie de l'architecture *habité* selon des pistes de recherche contribuant à définir et à indiquer quelques orientations que l'architecture de la société actuelle pourrait et devrait prendre.



INDIVIDUALITÉ

CYCLE D'*HABITÉ*

« Habiter, ce n'est pas seulement occuper un lieu spécifique. C'est s'inscrire dans un espace, centre d'entours plus vastes, faits de paysages, mais surtout de relations, de pratiques, de rêves. »

Maïté Clavel, 1982

Étymologie de l'habiter

Cette citation, tirée du résumé de l'essai de Maïté Clavel, "Éléments pour une nouvelle réflexion sur l'habiter"¹ fait référence à une notion dont la signification a été oubliée ; celui de l'abri fondamental, du lien entre l'espace et l'être. D'ailleurs, ce verbe "habiter" est souvent employé de la même façon que ses homonymes, "habitat" et "habitation", de manière familière comme s'ils avaient la même signification. On pourrait se demander si les personnes qui emploient de tels mots savent exactement ce qu'ils signifient et quelles complexités sociales ils englobent réellement. De plus, même les derniers dictionnaires ne confrontent jamais véritablement ces trois termes : "habiter", "habitat" et "habitation" entre eux. Ils s'attardent davantage sur l'un ou l'autre, sans pour autant effectuer une analogie du terme. Dans un premier temps, il faut rechercher leurs racines, pouvoir comprendre à qui et à quelle situation ils font référence, pour pouvoir enfin en déduire leur véritable signification. Dans la vie quotidienne et plus précisément lorsque nous parlons de logement, nous employons des termes permettant de mieux comprendre à quel sujet on fait référence. On utilise souvent des lexies que l'on considère comme synonyme de l'habitat tel que "abris", "appartement", "foyer", "logis", "maison", ou encore d'autres plus familières telles que "baraque", "gourbi", "piaule", "refuge", "repaire", simplement parce qu'on l'a appris comme ça.

En regardant sa signification dans le Littré², par exemple, l'habitat est « un lieu spécialement habité par une espèce végétale, on l'applique aussi aux animaux et à l'être humain considérés selon les diverses races. » Et les mots souvent employés dans le même sens donnent presque tous une notion d'espace défini, concret. L'abri

1. Maïté Clavel, « Éléments pour une nouvelle réflexion sur l'habiter », Cahiers Internationaux de Sociologie : Nouvelle série, Vol. 72, Habiter, Produire l'espace (juin 1982): 17-32.

2. Émile Littré, « Dictionnaire de la langue française », Paris, L. Hachette, 1873-1874. Version électronique créée par François Gannaz. <http://www.littre.org>.

est quelque chose « qui protège contre... », l'appartement est un « logement composé de plusieurs pièces » ou encore la maison, un « bâtiment servant de logis ». On commence dès lors à se poser la question si dans son sens profond l'habitat n'est tangible que lorsqu'il est habité et que dans le cas contraire c'est un simple espace sans but précis. Il faut savoir que « Le mot "habitat" appartient au vocabulaire de la botanique et de la zoologie ; il indique d'abord, vers 1808, le territoire occupé par une plante à l'état naturel »³ et c'est seulement en 1881 qu'il prendra en compte également le règne animal.

3. Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter », Ce que parler veut dire..., Caisse nationale d'allocations familiales, n° 123 (2005): 48-54.

4. Littré, « Dictionnaire de la langue française » - habiter.

5. Caroline Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue* (Paris: Décisions Durables Editions, 2015), p.30.

Ce mot tient son origine du verbe "habiter", emprunté au latin classique "habitare" (habiter) et du mot "habere" qui signifie "tenir", "avoir". Quant à sa définition dans le Littré⁴ il signifie « occuper comme demeure, on le dit aussi des animaux et des végétaux ou faire sa demeure. » En un sens on peut dire que « demeurer dans un endroit implique le fait d'être physiquement et spatialement ancré et dans un même temps renferme une idée de durée. »⁵ Pour mieux comprendre le sens de ce mot, on regarde l'étymologie du verbe "demeurer", présent dans la définition d'habiter. Il nous vient du latin "demorare" qui signifie "rester", "s'arrêter" ou encore "retenir", "retarder" "attendre". Des termes qui sont employés plutôt pour des êtres vivants que pour des objets inertes, relevant une notion de temporalité importante. Ainsi, habiter n'implique pas uniquement le principe de protection, ce que la symbolique de la cabane primitive peut nous donner à penser.

La nature bestiale

Si l'on revient aux temps primitifs où l'homme n'avait comme guide que l'instinct naturel et la nature comme seul modèle, on remarque la nécessité pour celui-ci de concevoir quelque chose de concret, qui ordonnerait la nature de telle façon à lui donner un toit, mais aussi la volonté de progression constante pour éventuellement faire mieux que son voisin. L'historien et philosophe Marc-Antoine Laugier dans son "Essai sur l'architecture"⁶ publié en 1753 donne un aperçu de ce qui pour lui est la "cabane primitive". Il explique que le besoin de se protéger contre le soleil, les pluies torrentielles et autres éléments naturels a amené le premier homme à se réfugier tout d'abord dans l'épaisseur de la forêt, pour ensuite se retrancher dans une caverne. Cette dernière, manquant cruellement de lumière et d'air, ne pouvait pas être la solution! Il lui fallait un logement, une cabane faite à partir d'éléments naturels, créant ainsi un modèle primitif pour tout type d'architecture.

« Quelques branches abattues dans la forêt sont les matériaux propres à son dessein. Il en choisit quatre des plus fortes qu'il élève perpendiculairement et qu'il dispose en carré. Au-dessus, il en met quatre autres en travers et sur celles-ci il en élève qui s'inclinent, et qui se réunissent en pointe de deux côtés. Cette espèce de toit est couvert de feuilles assez serrées pour que ni le soleil ni la pluie ne puissent y pénétrer; et voilà l'homme logé. Il est vrai que le froid et le chaud lui feront sentir leur incommodité dans sa maison ouverte de toute part; mais alors il remplira l'entre-deux des piliers, et se trouvera garanti. »⁷ Laugier explique que c'est en se rapprochant le plus possible de la simplicité du modèle qu'il a décrit, que l'on va pouvoir éviter les défauts essentiels et permettre de saisir les vé-

6. Marc-Antoine Laugier, *Essai sur l'architecture* (Paris: chez Duchesne, rue S. Jacques, au Temple du Goût, 1753).

7. Laugier, *Essai sur l'architecture*.

ritables perfections. Il aura défini sa cabane de telle sorte qu'il puisse faire un lien avec les temples grecs et donner une explication quant à leur fonctionnement architectural ainsi que les ordres des colonnes.

Quand bien même on peut relever plusieurs points intéressants dans cette description de la première architecture, il ne s'agit pas seulement de se protéger du danger et des intempéries par un toit et quatre murs, mais de porter une réflexion personnelle quant à ses besoins. Cette réflexion nous permettra ainsi par la suite de s'approprier un espace, d'y séjourner et donc d'y demeurer. Laugier n'est d'ailleurs pas le seul à s'y intéresser. Cet espace premier que l'on habite, attise la curiosité de beaucoup de scientifiques. Tout particulièrement des ethnologues et des géographes lorsqu'ils s'intéressent à un peuple et à sa culture, aux animaux et à leurs comportements. Dans « *Vue sur mer* », on retrouve par ailleurs un extrait de *Architectura* de Vitruve « Ils commencèrent donc les uns à se faire des huttes avec des feuilles, les autres à se creuser des loges dans les montagnes ; d'autres, imitant l'industrie des hirondelles, pratiquaient, avec de petites branches d'arbres et de la terre grasse, des lieux où ils pouvaient se mettre à couvert, et chacun, considérant l'ouvrage de son voisin, perfectionnait ses inventions par les remarques qu'il faisait sur celles d'autrui ; il se faisait donc chaque jour de grands progrès dans la manière de bâtir des cabanes ! »⁸

8. Isée Bernateau, *Vue sur mer* (Paris : Puf, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2018), p. 30.

Malgré le fait que Vitruve, contrairement à Laugier, parle de plusieurs possibilités, il n'en reste pas moins que Mère Nature reste le guide commun et essentiel. Cette manière de construire n'est pas anodine, elle ressemble étrangement à la manière dont les animaux investissent leur propre milieu. Tout comme eux, l'être humain a tout

d'abord commencé à construire son abri selon ses besoins et en fonction de l'environnement dans lequel il se trouvait. On pourrait par exemple prendre le milieu de la fourmi et trouver des liens indiscutables entre son environnement, sa morphologie et sa manière de vivre : « La construction de la fourmilière, apparemment désordonnée, se fait grâce à des comportements stéréotypés, mais globalement coordonnés. »⁹ Les fourmis sont socialement organisées en castes : ouvrières, soldats, nourrices, individus sexués ou reine et pour chacune de ces castes se forment des galeries propices aux fonctions essentielles à cette communauté.

« Les animaux développent des habitudes, dessinent leur propre monde au rythme de leurs comportements, manifestent un sens du monde qu'ils cultivent par les soins portés à leurs corps ainsi qu'à leur entourage environnemental et social. »¹⁰ C'est d'ailleurs une des raisons qui fait que beaucoup de scientifiques s'intéressent à l'étude de l'habitat comme moyen d'avoir une meilleure compréhension de l'espèce qui y vit. On pourrait aller jusqu'au fait que la manière dont l'être vivant vit, se reflète dans sa manière d'occuper un milieu. De plus, il est vrai que lorsque des personnes ou animaux n'ont pas ou plus d'abris ils apparaissent aux yeux de la communauté comme étant une anomalie, une aberration. Dans le cas d'un humain, cette personne sera généralement considérée comme étant dans une extrême pauvreté et qualifiée de "sans domicile fixe"¹¹.

9. *AXIS: L'univers documentaire Hachette, vol. 4, éléments, corps simples et composés à appareil génital (Vanves: Livre de Paris : Hachette, 1994), p.370.*

10. Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue, p.131.*

11. Paquot, « Habitat, habitation, habiter ».

La projection

« Contrairement à ce qu'ont pensé les architectes à la suite de Vitruve, l'analogie maison-corps ne dérive pas du fait que la maison partage avec le corps un certain nombre de ressemblances. Elle s'explique par le fait que le statut et la fonctionnalité de la maison se construisent en étayage sur les représentations conscientes et inconscientes du corps propre. La maison comme le corps sont des lieux que le sujet habite »¹². Cette analogie du corps et de la maison explique parfaitement pourquoi les êtres vivants prennent tant soin de leur abri. Pourtant ce que l'on considère comme habitat et nos manières d'habiter diffèrent, dans le sens où l'habitat représente l'environnement et l'habiter la manière dont un être vivant l'investi. *L'habité*, qui sera emploierais tout au long de mon énoncé, est un mot qui, à lui seul, définit un monde plus vaste.

12. Isée Bernateau, *Vue sur mer*, p.42.

L'idée que l'on projette son propre corps à l'intérieur de notre logement est ce qui fait de *l'habité* le propre de l'être humain. En effet comme expliqué précédemment on peut dire que tout être vivant va habiter un milieu, mais qu'est-ce qui différencie l'être humain du reste des vivants ? Est-ce le fait qu'il néglige son environnement pour son seul profit ? Sa supériorité quant au fait qu'il pense être le seul doué de langage ? « L'analogie entre le corps et la maison s'éclaire si l'on considère que le sens psychique de la maison s'étaye sur la construction psychique du corps propre : "Chez chacun de nous, l'image que nous avons de notre corps est projetée sur l'habitat". »¹³

13. Isée Bernateau, *Vue sur mer*, p.36.

L'habité représente donc quelque chose qui dépasserait le simple fait d'être logé dans un bâtiment de ma-

nière à satisfaire un certain nombre de besoins, et qu'il s'agirait d'une action autrement plus compliquée, qui se modifierait dans le temps. « Il ne suffit pas d'avoir un toit au-dessus de la tête pour véritablement habiter. »¹⁴ L'*habité* est différent d'un ménage à l'autre. Cela est dû à plusieurs facteurs qui peuvent tous êtres liés à nos habitudes. Ce mot n'est pas anodin dans le langage de la maison.

En effet « Le mot "habiter" a longtemps signifié "habiller", [tout comme l'étymologie du mot "habiter" emprunté du latin classique "habere" qui signifie également "habit"] comme son étymologie latine le laisse entendre, mais habituer veut aussi dire "avoir telle manière d'être", et celle-ci dépend pour beaucoup des vêtements. »¹⁵ dans le Littré, on retrouve d'ailleurs le terme général « habitude du corps » qui signifie « l'air qui résulte généralement du maintien, de la démarche, des attitudes. Reconnaître quelqu'un à l'habitude du corps. »¹⁶ Les murs qui composent la maison peuvent être comparés à un « second vêtement » qui protège « la maison-corps ». Comme celui-ci, l'enveloppe protège, cache et assure le bien-être du corps ainsi que celui de son entourage. Il permet donc d'affirmer des liens familiaux, mais également une forme d'expression qui nous est propre au sein d'une multitude d'individus.

« Ne pas pouvoir s'extraire de la multitude, échapper à son harcèlement, se soustraire aux regards, refermer une porte derrière soi, arpenter quelques mètres carrés où l'on est souverain, souffler, reprendre des forces, faire ses besoins, se laver, se préparer à manger, entreposer en lieu sûr les objets auxquels on tient, c'est n'avoir qu'un vêtement sur les deux qui nous sont nécessaires »¹⁷. En effet, si le corps conditionne l'*habité*, vu que celui-ci est

14. Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », Essais et conférences, op. cit., (Darmstadt, 1951),: 170-193.

15. Paquot, « Habitat, habitation, habiter », 48-54.

16. Littré, « Dictionnaire de la langue française » - habitude.

17. Mona Chollet, Chez soi : une odyssée de l'espace domestique (Paris : La Découverte, 2015-2016), p.69.

18. Binkley-Valissant et al.,
Habiter à perte de vue,
p.151.

structuré au rythme de nos habitudes, il permet également de le rendre possible dans la mesure qu'il est le garant de notre vie. Le soin du corps se trouve également « parmi les premières habitudes que développent les animaux, car il permet le bon développement du comportement en assurant la fiabilité des sensations »¹⁸ et donc de leur langage propre. Le chat, par exemple, passe un tiers de son temps d'éveil à sa toilette, assurant ainsi son esthétique mais aussi sa bonne santé. On peut de même affirmer que l'homme porte des vêtements qui lui permettent d'exprimer sa perception du monde et ses émotions qui sont en résonnance avec son environnement et son entourage social. Il serait donc plausible que l'homme ait atteint un tel extrême qu'il a décidé de projeter sur sa maison non seulement son psychique, mais également son parcours de vie.

Le mouvement

Pour comprendre ce qu'est un parcours de vie, il faut d'abord assimiler le concept de cycle de vie. Le cycle de vie décrit une suite d'étapes, de la naissance à la mort, par laquelle passe toute matière, produit ou encore être vivant. Les durées des différentes phases du cycle de vie sont bien entendu très variables selon quel élément est étudié. Par exemple, en biologie, on entend par cycle de vie l'alternance des générations¹⁹. En marketing, il permet de suivre les conditions d'un produit sur le marché ou encore permet de mesurer l'impact sur l'environnement. Dans la vie de l'être humain, plusieurs étapes sont identifiées par les scientifiques : la naissance, l'enfance, l'adolescence, l'adultie, la vieillesse et la mort. Chacune de ces phases correspond à un changement qui modifie l'étape ultérieure pour déboucher sur une intégration, un nouvel état relativement stable, jusqu'à la prochaine transformation. On peut également parler de transition évolutive ayant pour finalité le décès.

Cette vision du cycle de vie de l'être humain reste très étroite. Elle se concentre uniquement sur les modifications biologiques et ne prend pas en considération les facteurs environnementaux. Ces phases sont décrites uniquement de manière générale, comme si tous les individus étaient pareils, sans prendre en compte les variations subtiles que l'on peut observer en chaque individu. En prenant ce cas, on comprend que l'idée serait que ce cycle reste inchangé et que même l'évolution naturelle n'y change rien. Pour exprimer ce point de vue, on pourrait parler de la théorie de l'évolution des espèces grâce à la « sélection naturelle »²⁰ décrite par Charles Darwin, dans "l'origine des espèces". En dépit de son titre, cet ouvrage est considéré aujourd'hui comme fondateur de la

19. La naissance: les organes sont presque tous opérationnels, à part les organes sexuels. L'enfance: étape d'apprentissage qui permet à ce dernier de développer son physique et son mental. L'adolescence représentant le passage de l'enfance à l'âge adulte par l'évolution du corps à la puberté. C'est à ce stade que l'on remarque de plus grandes différences entre les filles et les garçons. L'adulte: permet de concevoir de nouveaux cycles de vie en se mettant en ménage ou/et en concevant un enfant, etc. Le vieillissement : détérioration du corps, de déclin, qui mène à la dernière étape : le décès.

20. Charles Darwin, *De l'origine des espèces* (1859), (éd. Schleicher Frères, [trad. Edmond Barbier], 1906): 650.

théorie de l'évolution moderne. Il propose un mécanisme pour expliquer la transformation et la diversification adaptative des espèces dans leur milieu en exposant l'idée que l'environnement façonne les différents êtres vivants. Il part du fait que chaque individu d'une espèce diffère, d'une manière ou d'une autre, entre eux, ainsi que d'une génération à l'autre. En définitive il conclut que seuls ceux qui auront réussi à s'adapter à leur environnement survivront et se reproduiront. « On peut donner le nom de différences individuelles aux différences nombreuses et légères qui se présentent chez les descendants des mêmes parents, ou auxquelles on peut assigner cette cause, parce qu'on les observe chez des individus de la même espèce, habitant une même localité restreinte. »²¹

21. Darwin, *De l'origine des espèces*, p. 68.

On peut employer un autre terme qui définirait les étapes de vie humaine de manière plus complète et la manière dont la composition du ménage évolue appelée le cycle de vie résidentiel : le cycle *habité*. Le cycle résidentiel désigne simplement la succession des étapes de la vie d'une personne, durant laquelle « la composition du ménage auquel il appartient et/ou sa position dans ce ménage changent. »²² Il est très banal de penser, de nos jours, que lorsqu'une famille s'agrandit il est désirable de trouver un nouveau logement plus adéquat, de même lorsque le ménage rapetisse - lorsque les enfants quittent la sphère familiale, par exemple. On peut dire que « les ménages évoluent au fur et à mesure de son déroulement dans leurs besoins en logement, leur capacité à les satisfaire et leur manière d'utiliser l'espace, en particulier celui qui environne leur lieu de résidence. »²² Le cycle de vie résidentiel comporte des étapes que l'on peut dissocier les unes des autres par : la composition du ménage à laquelle il appartient et sa position en son sein ; le rôle

22. ATEMHA, « Cycles de vie, comportements résidentiels et structures urbaines », Rapport du projet de Recherche sur l'Ile-de-France, Lettre de commande n°F 01129 (Mai 2004) p. 5.

sociétal qu'il a ou non au sein d'une société; la quantité de bien qu'il a accumulé dans sa vie. Le terme de *cycle d'habité* est une vision dynamique qui, plus que sur les étapes elles-mêmes, met l'accent sur les séquences résidentielles qui scandent le déroulement de l'existence de l'habité et qui accompagnent le passage d'une étape à l'autre, d'un déménagement à un emménagement. Cette vision a l'avantage de permettre une analyse fine des interactions entre les différentes composantes du logement et de ses occupants, en particulier sa composante résidentielle.

On pense à Georges Perec, qui, dans "Espèces d'espaces", décrit une architecture construite comme une série d'espaces qui s'emboîtent les uns dans les autres, du plus petit au plus grand, de la simple «page» au monde et enfin à l'espace. Il imaginait également des appartements de sept pièces, une pour chaque jour de la semaine : « le lundoir, le mardoir, le mercredoir, le jeudoir, le vendredoir, le samedoir, et le dimanchoir. Ces deux dernières pièces, il faut le remarquer, existent déjà, commercialisées sous le nom de "résidences secondaires" ou "maisons de week-end". »²³ Il n'est pas absurde d'imaginer ces pièces sachant que l'on achète des maisons de vacance que l'on ne visite que « soixante jours par an. » De plus, les pièces de la semaine seraient en moyenne utilisées aussi longtemps. « Le mercredoir, par exemple, serait dédié aux enfants, puisqu'ils ne vont pas à l'école ce jour-là. »²³ L'aspect le plus intéressant dans son livre est cette recherche désespérée d'un « espace inutile ». Il s'exclame : « J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémen-

23. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Collection l'espace critique (Paris: Éd. Galilée, 2010), p. 64.

24. Perec, *Espèces d'espaces*, p.66.

taire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ç'aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien. [...] Non pas "sans fonction précise", mais précisément sans fonction ; non pas plurifonctionnel (cela, tout le monde sait le faire), mais a-fonctionnel.»²⁴ Il nous rassure sur un point, c'est que l'espace et l'homme sont de ce fait indubitablement liés. L'homme conçoit ses besoins et ses besoins conçoivent l'espace. L'espace a besoin d'être *habité* par l'homme pour exister et l'homme dans sa soif d'imaginaire a besoin de l'espace pour l'assouvir. Ainsi le cycle d'*habité* est un cycle essentiel qui définit le besoin devenu fondamentale de l'être vivant de posséder un abri.



INDIVIDUALITÉ

PASSAGE INDIVIDUEL

Pour comprendre le terme de l'*habité* il est important de pouvoir déterminer les différents cycles qui le composent, son évolution ainsi que l'emprise qu'il a sur notre vie. Ces étapes, propres à chacun, se développent de manière plus ou moins linéaire durant la phase de croissance de l'humain, puis elles se séparent et se rejoignent à certains moments pour faire apparaître l'individualité de l'*habité*. Toutes ces multiples étapes peuvent être catégorisées en trois périodes bien distinctes, celle du développement, de l'émancipation et de la transition.

Le développement

La période du développement s'acquière toujours de la même manière pour tout le monde. Elle regroupe des phases qui sont nécessaires à l'apprentissage et elle se retrouve en chacun de nous de manière plus ou moins ancrée. Leurs temporalités changent suivant la personnalité, l'environnement ou encore les conditions (sociales, financières, familiales, ...) de l'individu. Ce sont des phases qui durent plus ou moins longtemps pour nous amener enfin à une période d'émancipation et de transition de la vie que nous vivons actuellement.

« Lorsque j'avais trois ans je me souviens avoir dessiné dans la cage d'escalier de l'immeuble où vivaient mes parents. Une histoire que ma mère aime raconter en parlant de moi, car ça a causé notre expulsion. » Cette simple phrase de Claude reflète la prise de conscience du chez-soi pour l'enfant. La période durant laquelle les souvenirs et les histoires s'entremêlent comme une *image implantée*. Il en parle même lui-même, en disant de manière perplexe, que « la seule chose qui lui revient clairement c'est le mur blanc ». On ne devrait pas parler de phase ou de période mais plutôt d'étapes nécessaires au développement de la conscience de l'*habité*. Le déménagement reflète souvent cette prise de conscience. Il est souvent perçu comme un changement drastique pour l'enfant, un choc.

Natacha se souvient du tas de carton sur le palier de la porte, sans savoir si c'était lors du déménagement ou de l'emménagement. On retrouve également Marie-Flore qui explique à quel point son fils était malade lorsqu'ils ont dû quitter leur localisation précédente : « à tout moment on devait le ramener chez mes parents





parce qu'il était malade. Par exemple, en été, on allait à la piscine. Tout allait bien et tout d'un coup il disait "je suis pas bien". Il se couchait et il avait de la fièvre, on rentrait, puis je faisais venir le docteur Forel de Nyon à la maison. C'est lui qui a dit "mais essayez de le ramener à un endroit où il était bien". Mon mari partait avec lui à Berne et il avait déjà moins de température sachant qu'il allait chez mes parents. » Un changement de toit est un grand choc à l'âge où les souvenirs ne sont pas encore stables. En interrogeant son fils, Laurent, on comprend qu'il sait avoir vécu dans un appartement se situant en face de son dernier appartement d'enfance, mais qu'il ne se « souvient pas de l'intérieur ».

Ce choc qui permet aux premiers souvenirs de s'implanter peut aussi être également dû à un sentiment fort pour des proches. Ils font généralement partie du même ménage et se sont les seules personnes que l'on reconnaît à cet âge. Marie quant à elle a un souvenir lié à un membre de sa famille. Il crée un choc qui permet au cerveau de l'imprimer non comme un événement mais comme une manière d'*habité*. « Mon premier souvenir c'est ma maison à Champlan. J'avais trois ans et il y avait ma grand-maman qui avait [une maladie] qui est venue vivre chez nous. J'ai le souvenir de cette chambre où elle marchait avec, au lieu d'avoir un déambulateur comme maintenant, les rollators, elle avait une chaise comme ça pour marcher, pour progresser donc j'ai encore l'idée de cette chambre où il y avait son lit médicalisé. Maintenant, les lits médicalisés sont magnifiques. Là c'était trois cubes en plastique et parce qu'elle n'arrivait plus à aller toute seule aux toilettes il y avait un gros trou dans un des matelas pour qu'elle puisse faire ses besoins. »

« Autour de la maison de mes parents il y avait un grand espace vert. C'était le lieu de vie, de jeu, de fête. Il y avait également une partie potagère au fond à gauche. À côté, mon père nous avait installé des balançoires ancrées au sol. J'allais souvent jouer autour des arbres fruitiers, pomme, poire, cerise... On avait aussi installé un terrain de badminton qui se transformait, quand on le voulait, en terrain de volley. Dès qu'il faisait beau on était à l'extérieur. C'était une extension de la maison, comme une pièce supplémentaire. » Claire décrit avec précision l'endroit qu'elle investissait le plus clair de son enfance.



On a assimilé, à ce stade, notre maison comme étant le point de retour, un point de repère stable et confortable, mais on n'y prête pas encore vraiment attention. On se focalise sur l'amusement, les jeux, qui sont, pour la plupart du temps, des jeux extérieurs. C'est la phase de la découverte et de l'insouciance. Malgré un jeune âge, la relation qu'ont les personnes avec l'environnement entourant leur maison d'enfance était très forte. Qu'il s'agisse soit d'un jardin, un parc ou encore d'une cour. Il peut également s'agir de la vue du logement comme celle de Georges qui se « souviens que sa fenêtre donnait sur les voies de chemin de fer. » Cette recherche de l'extérieur a souvent impacté la recherche de leur chez soit futur. Certains ne se voyaient pas vivre sans un environnement adéquat.

Les lieux qui sont décrits de manière encore plus précise sont ceux qui sont assimilés, par nos esprits, aux jeux et à l'insouciance. Karina décrit de manière très claire la salle de bain - sa taille, couleur, disposition et aménagement - tout en évoquant plus tard le souvenir lié à celui-ci. « C'est mon père qui utilisait la douche. J'allais souvent me cacher sous le lavabo pour lui faire

peur quand il sortait de là. Il y avait un panier à linge et je me mettais dedans pour pas qu'il me voie. » Jean par contre se souvient de la texture, des matériaux utilisés chez lui : « [...] comme c'était une période où ils construisaient beaucoup en France ces HLM pour accueillir les travailleurs émigrés. On trouvait souvent des petits carrés de mosaïcs de salle de bain à l'époque, c'était la mode. Nous on jouait beaucoup avec ça avec le frangin. Donc c'était pour jouer sur les chantiers, on les prenait, on les taillait et on les collait pour dessiner des trucs. » *l'habité* est focalisé plutôt sur l'environnement extérieur ainsi que sur des souvenirs ou anecdotes insouciantes. Le logement en lui-même n'est pas encore assez ancré comme faisant partie de la vie pour être gravé dans la mémoire.

« Dans le temps où la chambre m'appartenait, elle contenait de base un meuble évolutif qui passait du petit lit pour bébé au lit une place pour enfant. Ensuite j'ai vécu un moment avec ma sœur dans la même chambre pour finir par avoir ma propre chambre. Ma sœur avait d'ailleurs gardé les stickers et la peinture rouge et verte que j'avais mis au mur. Ma chambre était un peu mon refuge, c'est moi qui choisissais tous les meubles qui me permettaient de ranger mes souvenirs et ma collection de jouets. Je ne me souviens pas de la disposition car je la changeais tout le temps. » Ce « refuge » qu'Éloïse nous a décrit représente la phase de la recherche de l'intimité durant la période de développement. On pourrait l'assimiler à la période de la préadolescence jusqu'à la fin de l'adolescence. Elle représente le moment durant lequel les souvenirs de notre *habité* sont plus nets et plus précis. C'est le commencement de l'appropriation de l'espace. On se focalise souvent sur notre chambre



ou sur certaines pièces de la maison que l'on occupait. Ce changement se remarque par plusieurs points, tel que le souvenir des dimensions, mais également de la période précise durant laquelle on y a vécu ou encore des diverses mutations qui s'y sont passées.

Laurent parle de chez ses grands-parents comme d'un endroit où il a vraiment vécu. « Dans les chambres ou l'on dormait chez mes grands-parents, c'était chauffage au bois. On avait des poêles avec des tuyaux qui sortaient et faisaient le tour de l'étage. À l'époque les tuyaux partaient tout le long du plafond et traversaient d'autres pièces pour les chauffer. Bien sûr il fallait pas les toucher car c'était bouillant. Je crois qu'aujourd'hui c'est interdit, d'ailleurs. On allait faire le feu vers 6-7 heures avant de se coucher. C'est aussi la seule fois de ma vie où je m'endormais avec des sacs de noyaux de cerises dans mon lit pour me tenir chaud. J'avais du coup ma propre chambre avec un petit lit, enfin j'avais toujours la même chambre à chaque fois et je la considérais comme la mienne. À l'intérieur il y avait un petit lit et à côté une table de nuit et une commode en face pour ranger mes habits. Tous les meubles étaient en bois à l'intérieur. »



L'émancipation

Le développement dans *l'habité* nous permet de découvrir qui nous sommes à travers des souvenirs, des images, des expériences. Malgré tout, le logement, dans cette étape, ne nous est pas propre. Il appartient généralement à un autre individu, parent, proche, tuteur ou autre. Il évoque généralement *l'habité* de ce tiers plus que notre propre *habité*. L'émancipation, quant à elle, représente l'étape durant laquelle on s'affranchit de la tutelle d'une autorité supérieure. Cette étape peut également être définie comme étant une action qui permet un nouveau départ. Elle symbolise le chez-soi, un endroit qui nous apaise et qui nous ressemble. Elle peut se manifester de trois manières : l'autonomie, le concubinage et l'activité. Évidemment ces cas résument seulement les différentes manières possibles de s'émanciper. Il se peut qu'un individu ne fasse l'expérience que d'une de ces manières. L'ordre n'est pas non plus pareil chez tous les êtres humains. On peut par exemple partir du logement familial pour se rapprocher du travail ou du lieu d'étude. Il est possible également de déménager directement en concubinage sans avoir expérimenté la vie en solitaire.

« J'en avais surtout marre d'être à la maison, je me suis même éloignée du boulot. [...] J'avais une copine qui m'a parlé d'une copine qui avait déménagé donc c'est grâce au bouche-à-oreille que j'ai pu l'avoir. Il était dans une grande et magnifique maison avec un énorme œil-de-bœuf. Il était vraiment bien cet appartement. La chambre était dans le coin à gauche et j'avais une salle de bain en face qui était aussi grande que la chambre. J'avais la douche juste à droite et à côté les toilettes. Le lavabo était en face de la porte avec un immense miroir. Avec la taille de la pièce j'avais mis mon immense bou-



geoir à gauche de la porte. D'ailleurs une fois j'ai eu une coupure de courant en pleine hiver. Du coup je me suis dit "c'est pas grave". J'allume ma bougie, je prends ma douche en me lavant les cheveux et là je me dis "mince je ne peux pas me sécher les cheveux". J'ai donc embarqué mon sèche-cheveux avec moi au bureau. C'était toute la terrasse ici qui donnait direct sur tout le jardin avec une haie à côté de la route. À droite de l'entrée j'avais la cuisine. Il y a un petit mur juste à gauche de l'entrée qui séparait le salon avec un canapé blanc. J'avais aussi un poêle fermé. Et là j'avais ma table là-bas derrière que j'avais aussi un peu changée avec six chaises. Parce que j'allais recevoir du monde. Ah ! moi j'aime bien recevoir, j'aimais beaucoup faire la cuisine... euh... pas tout le week-end, mais j'aimais bien faire à manger. »

Le premier logement de Karina résume bien le cas de l'autonomie. C'est ce dont les personnes se souviennent le plus, de ce qu'ils considèrent comme étant leur premier appartement en solitaire. Il est particulier et généralement inoubliable. On a pris du temps pour l'aménager, pour se l'approprier. C'est à cet instant que l'on construit notre premier *habité* qui n'appartient qu'à nous. Ce schéma peut se produire également durant notre cycle d'*habité*. Il peut se retrouver après avoir emménagé avec une ou plusieurs personnes ou même ne jamais se produire. Certaines personnes, ne pouvant pas supporter de se retrouver toutes seules, partent de la maison uniquement lorsqu'elles ont trouvé une/des personnes avec qui emménager.

Elizabeth « J'ai emménagé avec mon copain Claude dans un appartement à Trélex. C'était au premier étage d'une maison, l'appartement était vraiment

un carré, on avait tout ça, c'était pas mal. On avait l'entrée avec les escaliers qui montent là puis là il y avait une porte en face c'était celle de la Zia Je me souviens car on avait fait la fête une fois à côté et on s'est fait gronder. La chambre à coucher était à droite et il y avait un couloir qui desservait toutes les pièces, à gauche, la bibliothèque, une vraie bibliothèque avec un tout petit balcon. Je veux dire qu'on a été fou parce que des fois on était dix sur ce tout petit balcon. C'était pour les fumeurs. Puis le salon, je crois qu'il y avait des toilettes avant la chambre. Au fond à droite il y avait la cuisine et une douche entre celle-ci et la chambre. On entrait dans la douche depuis la cuisine. [...] Ce dont je me souviens c'est qu'on passait beaucoup de temps à la cuisine donc on avait une grande table carrée à la cuisine. »

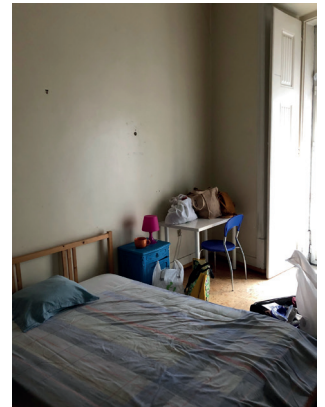
La particularité du concubinage est le manque d'appropriation personnel. La description se fait tout le temps par "on" ou "nous". On prend en compte les besoins et envies des personnes avec lesquels on partage le logement. Malgré tout, des particularités se font sentir dans les discours. Les personnes qui partagent le logement se souviennent plus précisément de certaines choses suivant ce qu'est leur notion de l'*habité*. La disposition restait la même dans leur esprit mais les détails se faisaient ressentir plus dans certaines pièces selon la personne qui la décrivait. Si Elizabeth parlait de la cuisine comme le lieu principal de vie, son conjoint, Claude, quant à lui, a plus spécialement parlé du salon et de son aménagement. Le balcon était « on était à l'étage donc on profitait du jardin » et la bibliothèque était dans son esprit un bureau. Ce qui l'a marqué c'était surtout la salle de douche. « C'était une armoire que mon oncle avait transformée en salle de bain. C'était vraiment une ar-



moire qu'il a démontée et transformée en salle de bain avec une petite douche et un lavabo. Il avait mis une porte coulissante pour ne pas perdre de place à l'intérieur » La quantité de pièce a également marqué son esprit « ...on avait 3 chambres quand même ! Trois pièces très sympa. »

«J'ai déménagé de chez mes parents principalement pour pouvoir me rapprocher de mon université. J'ai trouvé un studio à deux arrêts de métro de l'EPFL. Il était petit mais très pratique. Je savais que j'y retournais uniquement pour pouvoir me reposer et dormir et je passais la plupart de mon temps en cours ou dehors avec mes amis. Je voulais du coup avoir un appartement cosy. » Anya venait de France alors que l'université où elle avait décidé d'étudier se situait en Suisse. C'était pour elle une obligation de déménager. Malgré tout, elle a su *habité* son appartement de telle sorte à se sentir chez elle et non dans un espace qui ne lui appartenait pas. Dans certain cas, les personnes ont une profession qui nécessite de souvent se déplacer : une usine délocalisée par rapport au centre administratif ; des succursales à visiter régulièrement ou encore des clients à démarcher dans un grand territoire. Dans d'autres cas, c'est aussi la nouveauté et le changement qui attire ou encore la pénurie d'emploi dans sa propre région.

Par exemple Pierre, français, qui aimait à se trouver des emplois saisonniers dans d'autres pays pour le plaisir du changement. « Lorsque j'allais faire mes saisons, je partais de chez moi avec une valise que je remplissais avec les habits pour toutes les saisons. Les logements n'étaient pas un endroit de vie pour moi il me servait seulement à dormir, pour moi c'était plus l'extérieur, l'environnement dans lequel j'étais qui était important. »



La transition



La transition est une étape particulière car elle représente un stade intermédiaire, c'est le passage d'un état à un autre. Elle se retrouve mélangée au deux autres comme si elle marquait une pause dans l'*habité* des individus. En effet, si la première étape est celle de vivre dans l'*habité* d'un autre et que la deuxième est de résider dans son propre *habité*, l'étape intermédiaire peut représenter une absence de l'*habité*. Bien entendu, une forme d'appropriation du logement va se faire, mais il restera, dans nos esprits, comme un espace transitoire. On ne retrouvera pas la même qualité d'*habité* que pour nos autres logements. Cette étape est souvent nécessaire lorsque l'on passe d'une phase à une autre, permettant de prendre le temps de se retrouver et de définir ses besoins nouveaux ou non. Lors de cette étape, on sait que l'on ne vivra pas pour toujours à cet endroit. C'est un instant fugace, arrangeant, momentané mais toujours en lien avec ce qui se passe dans notre vie. C'est l'idée de savoir au moment où l'on emménage que l'on devra partir pour une raison ou une autre. Cette transition, fait son apparition sous trois formes différentes : rupture, attente et contrainte.

« Quand je me suis séparé de Nicole, bah c'était son appartement donc moi je devais me barrer. Et je n'avais pas vraiment envie de retourner chez mes parents. Enfin pas tout de suite... J'ai appelé mon pote Patrick pour lui demander «t'as pas une solution». Et du coup c'est lui qui vivait dans la chambre de bonne et il est retourné dans l'appart' qu'il avait avec son frère et son père et il m'a prêté sa chambre de bonne. Je n'avais rien à l'intérieur. J'avais la place pour un matelas, une valise qui traînait, mes affaires de foot et bien sûre ma guitare

avec mon tabouret et le tréteau pour tenir les partitions. C'était une vraie chambre de bonne sous les toits, dans un beau vieil immeuble.» Cette période de transition que Laurent décrit, détermine une phase de rupture de son concubinage. Dans une séparation de couple, une des deux personnes doit généralement quitter le foyer rapidement pour éviter les tensions. Dans cette situation, on choisit généralement le premier logement abordable que l'on trouve en sachant pertinemment que l'on changera dans un avenir proche. La rupture est donc souvent définie par les êtres humains comme un moment où l'on interrompt une relation. Mais, le terme de rupture peut également être défini comme étant le fait que quelque chose qui durait s'interrompt brusquement. Georges, au contraire, considère tous les logements où il a vécu en concubinage comme étant des espaces de transition. Il allait toujours vivre chez l'autre personne et ce n'est qu'au moment où il s'est marié, qu'il a fait le pas de prendre un logement à deux, choisi pour les deux. « A l'époque, j'avais très peu de scrupules à m'installer chez les autres. C'est-à-dire que je m'installais vraiment, j'habitais l'endroit et je me posais. J'arrive ... "je peux venir chez toi ?" Une manière de poser la question mais de décider soi-même de la réponse. C'est ce qui a souvent créé des tensions d'ailleurs.»

« On est rentré en Suisse, J'ai sous-loué l'appartement d'une amie qui habitait la montagne à ce moment-là. L'appartement était à Tolochenaz, il était très chouette ! Il y avait aussi une petite chambre à coucher et un salon avec la cuisine ouverte. Il était dans les toits, dans les combles. On n'est pas resté très longtemps, quelque mois, le temps de trouver un autre appartement qui nous plaisait réellement. » Cette description de Natacha re-

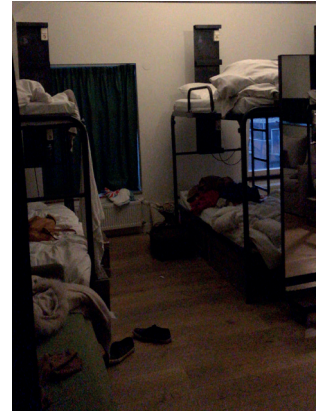


flète parfaitement la phase que l'on pourrait qualifier d'attente. Le moment où l'on vit dans un lieu transitoire par choix et non par réelle nécessité. Attendre, c'est se tenir dans un endroit et y rester volontairement pour qu'arrive ensuite quelque chose de mieux. On peut retourner chez ses parents en attendant qu'une chambre en collocation se libère par exemple ou encore comme chez Marie attendre que la construction du nouveau logement se termine. Cette phase se distingue de la rupture par le fait que rien ni personne nous a poussés à y être. Marie décrit une de ses transitions avant d'acheter leur maison actuelle. « On ne voulait pas payer double loyer donc on est allé s'installer chez mes beaux-parents, c'était un lieu d'attente, on savait que ce n'était qu'un lieu de transition. D'ailleurs, bien souvent, quand tu achètes un bien que tu ne peux pas occuper tout de suite et bien il y a cette transition. Ou tu paies double loyer ou tu essaies de trouver un autre endroit. Donc on habitait dans un deux pièces, salon - chambre - salle de bain. Vu qu'on était trois [deux adultes un enfant] on a fait du salon une chambre. »

« Mes parents m'ont mise une année en internat. Je n'ai jamais vraiment vécu à Fahrwangen [deuxième maison de ses parents], je n'y étais qu'en vacances. C'était un internat tenu par des sœurs où je suis allée pour apprendre le Bon allemand. C'était une année difficile. Il y avait une maison de maître et plusieurs dépendances autour. Tout autour, il y avait de l'eau comme ça tu ne pouvais pas partir. J'avais une chambre que je partageais avec mon amie dans un chalet de trois chambres à deux lits et quand j'ouvrais la fenêtre j'avais l'eau. On avait un lit, une commode, une armoire et un lavabo. On avait le droit de se laver les cheveux qu'une fois par mois. C'était hard et j'en suis même revenue de la chrétienté



des sœurs. » L'expérience de Marie-Flore, dans un lieu où elle a été obligée de loger, permet de comprendre ce qui se passe dans les lieux de transition non-voulus. On y passe généralement plus de temps que dans les logements transitoires qui surviennent après une rupture ou dans l'attente de trouver plus confortable. Dans l'étape de transition, on peut donc trouver également des lieux obligatoires, des logements que l'on sait être transitoires et que l'on n'apprécie pas. On nous a forcé à y aller comme les internats, camps militaires, familles d'accueil... On ne se sent pas chez soi et pourtant cette manière d'*habité* nous a marqué à vie. Sandrine mentionne ses années difficiles quand elle a dû vivre à des endroits qu'elle ne voulait pas. Des lieux qui lui fournissaient un toit sur la tête mais qui n'étaient que passager sans aucune notion d'*habité* propre. Elle a dû se séparer de sa sœur et ne la retrouver que des années plus tard. « J'ai été en pensionnat d'abord quand j'étais chez ma grand-mère. Mais du coup je ne dormais pas au pensionnat et c'est seulement à l'âge de douze ans qu'on a commencé à aller dormir là-bas. Après, vers l'adolescence, j'ai dû aller en famille d'accueil à Chêne-Bourg. J'y ai vécu trois-quatre ans. Je me sentais pas du tout chez moi, j'avais beaucoup de peine car la famille avait déjà deux enfants, deux filles. Je n'avais pas ma propre place là-bas. »





INDIVIDUALITÉ

À-PROPOS DE MOI

Le temps s'écoule - il n'« avance » plus. On connaît du changement, encore du changement, toujours du changement, mais pas de destination, pas de limite finale, pas d'anticipation d'une mission accomplie. Chaque instant vécu porte en lui un nouveau départ et la fin : autrefois ennemis jurés, aujourd'hui frères siamois.

Zygmunt Bauman, 2013

Maison-Natale

Dans le premier chapitre nous avons vu la nécessité pour les hommes d'ordonner la nature pour lui permettre de se protéger. Il généra ainsi la cabane primitive selon Marc-Antoine Laugier. Par la suite les hommes ont construit des bâtiments de plus en plus concrets et ont commencé à y *habité* de manière à s'approprier ces abris. Tout comme pour la cabane primitive les êtres humains ont recherché à avoir un meilleur confort convenant à leurs besoins. Cet environnement bâti est devenu un milieu propre à l'être humain dont la diversité n'a rien à envier à celle de la nature. L'individu entreprit de s'approprier ce nouveau milieu de manière individuelle, de telle sorte qu'il puisse y trouver son propre ordre dans cet environnement bâti par d'autres.

Dans « Mondes animaux et mondes humains, Jakob von Uexküll, biologiste et philosophe du début du XX^e siècle, décrit, en partant de son étude approfondie du milieu (Umwelt) de la tique, comment les animaux et l'homme différencient chacun un monde intérieur et un monde extérieur selon des lignes de partage propres à chaque espèce et qui ne se recoupent absolument pas. Pour l'homme, sans doute la maison est-elle bien le premier intérieur. Comme une enveloppe, elle protège le sujet des effractions du dehors et constitue ce dedans dans lequel le sujet peut venir se loger : "La maison, le ventre, la caverne, par exemple, portent la même grande marque du retour à la mère. [...] La maison natale nous intéresse dès la plus lointaine enfance parce qu'elle porte témoignage d'une protection plus lointaine" , écrit Bachelard. »¹

1. Isée Bernateau, *Vue sur mer* (Paris : Puf, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2018), p.32-33.

Les entretiens nous ont amené à l'hypothèse que

les enfants voient en la maison un point fixe à partir duquel le monde extérieur s'organise. Où qu'elle soit située, la maison a tôt fait d'apparaître à l'enfant comme le centre de son monde. C'est à partir de ce point du passé que l'extérieur peut être tout d'abord exploré pour prendre forme par la suite. « La maison est un refuge, une retraite, un centre, écrit Bachelard. Parce que la maison est un dedans, elle rend possible le fait d'habiter, elle dessine les limites du dehors et du dedans, elle crée un espace intérieur »² On peut également émettre l'hypothèse que l'habitat a remplacé la représentation que nous nous faisons de notre propre corps. En effet, l'âge des souvenirs implantés nous a montré, à travers de nombreux discours comme ceux de Claude, Laurent ou encore Natacha, que même si on ne se souvient pas en détail d'un moment ou d'un espace étant petit, on se voit bien souvent clairement se tenir dans cet espace sans forme : c'est la relation au corps.

Lorsque l'on vient au monde, le premier point d'encrage qui se fait est la représentation que l'on a de notre propre corps. Ce corps propre est donc nécessairement le centre du monde puisqu'il est le lieu à partir duquel le monde s'organise. C'est plus tard que « La maison est même susceptible de "voler" au corps propre ce statut central, car il manque au corps propre, apte aux mouvements, aux déplacements, la fixité que doit avoir le centre. »³ La maison des parents offre cette fixité, même si l'on doit déménager; ce nouveau lieu reste la maison parentale, celle qui nous héberge et nous protège. Elle nous permet d'expérimenter le monde dans une certaine insouciance. Notre *habité* n'est pas encore ancré, il appartient à quelqu'un d'autre. Demeurer dans un environnement implique le fait, comme déjà mentionné, d'être

2. Bernateau, *Vue sur mer*, p.32.

3. Bernateau, *Vue sur mer*, p.44.

physiquement et spatialement ancré, néanmoins il est indispensable de comprendre la notion du temps qui passe ainsi qu'une représentation concrète du soi pour pouvoir l'appeler *habité*. Cette prise de conscience commence à émerger avec la recherche de l'intime.

La maison natale est un centre; toutefois, lorsque la période de l'insouciance évolue dans la recherche de l'intime - généralement exprimé par l'adolescence - l'individu est amené à inventer son propre *habité*. Il erre, se cherche, essaie de comprendre qui il est et dans quel monde il vit; il semble être comme en quête de lieux, d'un lieu à lui, qui n'apparaît pas être celui du foyer de naissance. La chambre à coucher devient le "refuge" selon Éloïse elle est un "point de repère" pour Natacha. Cet espace, lorsqu'il est privé, prodigue une sorte de tanière, « "une chambre à soi" de Pascale Baligand »⁴, le «das Ding»⁴. Ces lieux, selon l'intimité propre à chacun, doivent être pour tous les individus "réinventés", "rêvés", "imaginés", "réinvestis". Pour qu'un lieu se forge, l'imaginaire et le symbolique doivent se situer sur un même point de repère où généralement le rapport au corps propre est capital.

4. Bernateau, *Vue sur mer*, p.142.

Maison-corps

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts... De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. Il n'y aura plus écrit en lettres de porcelaine blanche collée en arc de cercle sur la glace du petit café de la rue Coquillière : ici on consulte le "Bottin" et "casse-croûte à toute heure". »⁵

5. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Collection l'espace critique (Paris: Éd. Galilée, 2010), p.179-180.

Ce doute de l'espace s'immisce dans la conscience lors de la recherche de notre premier logement. On recherche un abri à soi en ayant encore en tête sa maison natale. Lorsque l'on quitte le foyer les points de repère se perdent et l'espace est remis en question. On se demande ce que l'on recherche dans un foyer ? comment faire pour se l'approprier ? avec qui allons-nous vivre ? comment vont être perçus nos logements par les autres ? « La maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter. »⁶ Elle nous impose, inconsciemment des manières d'*habité* qui restent ancrées en

6. Bernateau, *Vue sur mer*, p.32.

nous lors de la recherche de notre chez-soi. Malgré tout on cherche quand même à s'affirmer en cherchant notre propre "manière d'être".

Comme nous l'avons vu dans le chapitre intitulé "cycle d'*habité*", « avoir telle manière d'être »⁷ est la définition du verbe habiter. On cherche au travers de nos logements, acquis après l'émancipation, à forger nos habitudes, à nous distinguer des autres de la même manière que lorsque l'on porte des habits qui nous plaisent. « Du reste, en français, le mot "habit" va être synonyme de "maintien" de "tenue", au sens de "tenir sa place", son rang. »⁸ Nos habitudes vont donc nous permettre de prendre "place" dans la société. Du reste "habitus", substantif de "habeo" ou "habere", relève du latin classique et signifie "manière d'être", "aspect extérieur", "attitude" ou encore "tenue", "vêtement". « Émile Durkheim [...] en fait un concept clé de la sociologie française : l'*habitus* est un ensemble de cadres qui permet à l'individu de se situer de façon autonome par rapport à eux. »⁹ C'est à travers son habit, qu'il va obtenir une "place" dans la société et concevoir son individualité. C'est au moment de l'émancipation, après s'être imprégné de l'*habité* d'autrui, que le corps devient réellement *habité* tout comme le logement.

Les phases, que l'on retrouve durant cette période, comportent l'autonomie - fait de vivre seul, le concubinage - loger avec une ou plusieurs personnes, et l'activité. Elles reflètent les cas généraux de la façon d'investir une demeure, d'habiller un espace qui nous appartient. « "Par Moi-peau, je désigne une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques, à partir de son ex-

7. cf. Sous chapitre Projection, p. 13.

8. Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter », Ce que parler veut dire..., Caisse nationale d'allocations familiales, n° 123 (2005): 48-54.

9. Paquot, « Habitat, habitation, habiter ».

10. Bernateau, *Vue sur mer*, p.42.

11. Marshall McLuhan, *Understanding Media; the Extensions of Man* (New York : Signet Books, 1966), p.133.

périence de la surface du corps” , écrit Anzieu. La peau, à la fois barrière et interface, par les différentes expériences tactiles et érogènes qu’elle offre, ferait advenir la première représentation psychique du corps comme enveloppe contenant. »¹⁰ Ainsi, contrairement à ce qu’ont pensés les architectes à la suite de Vitruve, l’analogie entre la maison et le corps ne découle pas uniquement du fait que la maison partage avec le corps des points commun, ni qu’on les a considérés tous deux comme étant des points de repère à un moment de notre vie. Elle s’explique par le fait que la position et la fonctionnalité du logement se traduisent par une représentation consciente ou/et inconsciente du corps propre. « Les vêtements et le logement sont proches des jumeaux, bien que les vêtements soient à la fois plus proches et plus anciens ; car le logement prolonge les mécanismes internes de contrôle de la chaleur de notre organisme, tandis que les vêtements sont une extension plus directe de la surface extérieure du corps. »¹¹

Cette conscience est tangible lorsque nous sommes autonomes, mais elle devient un peu plus abstraite lorsque nous sommes face au cas du concubinage. Ce dernier représente le fait d’*habité* à deux, ou plusieurs, dans un logement. Il est donc possible et même probable que la conscience de l’“habillement” de chacun s’entrechoque. L’*habité* en concubinage consiste à faire coexister deux êtres différents dans un seul et même environnement. Prenons par exemple le cas d’un événement qui nous oblige à assortir notre habillement (fête, déguisement, halloween, ...), nous ne sommes plus tout seuls à nous vêtir, il faut combiner les goûts de chacun. Les deux individus pourraient tantôt se mettre d’accord uniquement sur la couleur, sans pour autant garantir

l'harmonie des styles ou tantôt sur un thème qui peut être interprété de manière différente. Lors de l'un des entretiens, Arnold a dû trouver en urgence un appartement pour sa famille et lui. « L'appartement à Bâle je l'avais choisi tout seul [...] et j'en avais trouvé un qui me plaisait beaucoup. On avait une cuisine ouverte et c'était la première fois que l'on avait cela. C'est d'ailleurs pour cette raison, entre autres, que je l'avais choisi. » En parlant avec sa femme, lors d'un autre entretien individuel, on comprend que pour elle avoir une cuisine ouverte n'avait pas de sens. La configuration ne lui plaisait pas, car elle désirait une cuisine fermée lui permettant d'avoir de l'intimité lorsqu'elle avait des invités.

Maison-fluide

Darwin explique que la migration est une étape qui a permis à plusieurs espèces de se retrouver dans des milieux différents, éloignés l'un de l'autre et a accéléré, dans certain cas, les "modifications de la descendance". Pour lui, la migration est une force évolutive qui accroît les différentes possibilités génétiques d'une espèce. Darwin privilégiait l'hypothèse des migrations des graines d'un espace à l'autre, avec isolement et origine graduelle de nouvelles espèces. « Quant aux espèces distinctes d'un même genre, habitant des régions éloignées et isolées, la marche de leur modification ayant dû être nécessairement lente tous les modes de migration auront pu être possibles pendant une très longue période, ce qui atténue jusqu'à un certain point la difficulté d'expliquer la dispersion immense des espèces d'un même genre. »¹² On peut voir la migration comme une étape transitoire qui permet aux êtres vivants - humains, animaux, plantes - de gagner de l'expérience pour pouvoir s'améliorer et évoluer. L'analogie de la migration avec la période de transition est surtout due aux milieux que ceux-ci habitent durant cette phase. Dans les deux cas, on part d'un environnement qui n'est plus adapté pour rejoindre un autre avec des conditions plus favorables. Entre les deux se trouve l'environnement transitoire que l'on sait temporaire.

12. Charles Darwin, *De l'origine des espèces* (1859), (éd. Schleicher Frères, [trad. Edmond Barbier], 1906), p.591.

Le déménagement est également un processus qui permet d'acquérir de l'expérience. Georges Perec, dans *Espèces d'espaces*, fait, d'ailleurs, une liste d'éléments qui qualifie le déménagement et l'emménagement. « Quitter un appartement. Vider les lieux. Décamper. Faire place nette. Débarrasser le plancher. Inventorier ranger classer trier. Éliminer jeter fourguer [...] »¹³.

13. Perec, *Espèces d'espaces*, p.70.

L'impact qu'un tel acte peut avoir sur notre inconscient n'est certainement pas insignifiant. Ces termes forts expriment tous les passages d'un état à un autre ; cesser d'être dans un lieu, aller hors d'un appartement, partir précipitamment, se retirer en hâte... ou ils peuvent également signifier le recommencement, comme si le déménagement était une manière de remettre leur vie à zéro. Laurent, lors d'une étape de transition, nous parle d'ailleurs qu'il a quitté une ville pour une autre – de Nyon à Fribourg – pour se consacrer entièrement à la musique, laissant derrière lui, pendant un temps, famille, amis et travail. Ce choc que procure le déménagement est d'ailleurs une des raisons qui fait que le premier souvenir de notre *habité* est le déménagement.

La plupart des entretiens ont également permis de faire le constat que ces lieux de transitions n'avaient pas de grandes significations et que c'est pour cela qu'ils ne s'en souvenaient pas. En effet, cette période de mouvement pourrait être perçue, d'une certaine manière, comme l'anti-lieu ou plutôt le non-lieu qu'Isée Bernateau décrit dans son ouvrage "Vue sur mer". Au centre de son livre, l'auteur se demande ce dont le lieu a besoin pour qu'il puisse faire véritablement lieu pour un sujet, ainsi que les conditions psychiques nécessaires. Pour cela elle analyse toutes les occurrences qui incarnent le lieu et leurs antithèses : anti-lieu, non-lieu, errance, hors-lieu, exil, etc. « Dans ces cas-là, l'anti-lieu est mouvement, il a la fluidité, la liquidité de l'éphémère, il ne dure que le temps de son occupation [...] »¹⁴.

14. Bernateau, *Vue sur mer*, p.68.

Pour Isée Bernateau, il y a des moments de la vie du sujet qui n'ont pas eu de lieu, ils étaient dans un non-lieu. Lorsqu'il y a un non-lieu, cela n'indique pas que l'environnement n'a pas existé, mais que l'on ne dispose

pas d'assez d'éléments, de souvenirs, nous permettant de nous le représenter. Cette période de transition où ce non-lieu est généralement marqué par une absence d'expérience, où aucun repère ne nous permet de nous guider, et qui laisse une trace dans l'inconscient, une trace de non-expérience. « Pour qu'un lieu puisse faire lieu pour un sujet, il doit se doter d'une fonction symbolique et imaginaire dans lequel le rapport au corps propre est central. »¹⁵ A travers les entretiens, on comprend bien que la période des transitions est un lieu aux prises avec l'errance, les non-lieux, espaces anarchiques.

15. Bernateau, *Vue sur mer*, p.10.



COMMUNAUTÉ

CYCLE D'*HABITATIONS*

«L'habitation est un domaine biographique tissé d'interactions sociales, d'évènements personnels et collectifs. Il s'agit bien d'un sentiment d'être chez soi qui passe par des relations familiales, un attachement aux lieux et aux personnes.»

Caroline Binkley-Valissant et al., 2015

Racines de l'habitation

Nous avons défini précédemment le terme *habité* qui représente la nouvelle manière dont les êtres humains investissent leur logement. Dans ce chapitre, nous allons parler d'*habitations*. L'étymologie du mot nous vient du latin classique "habitatio" qui veut dire "habitation" et il peut également être analysable en "habiter"; du latin classique habere, 'tenir' et du suffixe "-tion"; issu du latin "-tionem" qui exprime une action ou le résultat de cette action. Si on l'allie à la manière dont on a défini l'*habité*, l'*habitations* mise au pluriel prend un sens nouveau qui est celui de la cohabitation. Le terme "habitation" se complaît dans une multitude de définitions selon son utilisation. Dans le Littré il est une «action - d'habiter un lieu, séjour que l'on y fait habituellement.»¹ Ou encore «l'endroit où l'on demeure, domicile, maison.». En histoire naturelle, l'"habitation" se définit comme étant un climat que chaque être vivant préfère. Il peut également être l'établissement qu'une colonie forme dans un pays éloigné. En d'autres termes, *habitations* - mis au pluriel pour englober toutes ces définitions - regroupe une action, un climat, un lieu, une colonie. C'est un amalgame de choses qui définissent un monde, qu'il soit tangible ou intangible, fictif ou réel. L'*habitations* peut, ainsi, être définis simplement comme l'action d'habiter en prenant en compte ce qui nous entoure.

Une analyses philosophiques² du "concept de l'habitation" a été menée par Martin Heidegger. C'est en 1951, à Darmstadt, à l'occasion d'une rencontre sur "l'homme et l'espace" qu'il donne une conférence intitulée "Bâtir habiter penser". Il se réfère à la crise du logement dans l'Allemagne d'après-guerre et qui renouvelle sa vision du concept de l'être. Le propos principal

1. Émile Littré, « Dictionnaire de la langue française », Paris, L. Hachette, 1873-1874. Version électronique créée par François Gannaz. <http://www.littre.org>.

2. Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », Essais et conférences, op. cit. Gallimard, (Darmstadt, 1951). http://palimpsestes.fr/textes_philo/heidegger/habiter.html

de Heidegger tend à montrer que la question de l'habitation ne peut pas se résumer qu'au débat socio-économique du logement. Il veut prouver que la reconstruction en masse de logements, comme besoin fondamental d'abris pour l'homme, ne peut être restreinte à la simple nécessité d'avoir un toit au-dessus de la tête pour véritablement habiter. Autrement dit, tout le sens de son essai est de distinguer de manière forte le logement de l'habitation, le fait d'être seulement abrité et le fait de trouver sa place dans le monde.

En pensant l'habitation comme le trait fondamental de la condition humaine, Heidegger veut montrer aux constructeurs qu'habiter et bâtir prennent place parmi les choses «qui méritent qu'on y pense»³. D'ailleurs lui-même fait l'exercice de trouver la racine du mot habitation dans le vieux-haut-allemand "Buna" qui signifie habiter, demeurer, séjourner. Il prend comme exemple pour son essai le mot voisin - le Nachgebur, le Nachgebauer -, littéralement celui qui habite à proximité. Le vieux mot Buna « nous laisse entendre comment nous devons penser cette habitation qu'il désigne. D'ordinaire, quand il est question d'habiter nous nous représentons un comportement que l'homme adopte à côté de beaucoup d'autres. Nous travaillons ici et nous habitons là. Nous n'habitons pas seulement, ce serait presque de l'oisiveté, nous sommes engagés dans une profession, nous faisons des affaires, nous voyageons et, une fois en route, nous habitons tantôt ici, tantôt là. »⁴

Buna peut également être interprété par le verbe être conjugué au présent à la première personne du singulier : "bin" donc je "suis". En assemblant ces différentes tournures Heidegger arrive à la conclusion qu'habiter signifie être dans ce monde. Il conçoit l'habitation comme

3. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser »: - 47.

4. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser »: - 4.

n'étant pas un comportement parmi d'autres, mais une relation qui vise à vivre selon une manière d'être dans le monde qui nous appartient. Il affirme que « La véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter. »⁵ C'est pourquoi Heidegger exprime l'habitation par le fait d'"avoir un monde" et ne fait pas de distinction entre plusieurs manières d'être au monde. Il ne fait d'ailleurs pas de réelle distinction entre les diverses structures humaines. Pour lui, lorsque des constructions, qui ne sont pas destinées aux logements, apparaissent, c'est leur lien à ceux-ci qui détermine si oui ou non ils font partie de l'habitation. Dans un sens Heidegger ne se restreint pas au "monde couvert de l'abri" pour son concept, mais celui du "monde sans frontière". « Les habitudes forgent l'habitation, entretiennent et font apparaître le sens du monde pour celui qui les déploie. »⁶

5. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » : - 50.

6. Caroline Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue* (Paris: Décisions Durables Editions, 2015), p.131.

Langage

7. Littré, « Dictionnaire de la langue française » - langage

La connaissance de soi est importante pour comprendre ce qu'«être dans ce monde» signifie. C'est un trait caractéristique qui permet de nous éloigner de l'espèce animale. On le simplifie généralement par le terme de *langage* dans la définition du Littré qui est « Tout ce qui sert à exprimer ses sensations et ses idées »⁷. Il est important de ne pas le voir comme une simple manière de parler, de s'exprimer, mais bien d'une conscience profonde du soi. D'ailleurs, si l'on remonte aux temps anciens, c'est grâce à l'habitation que le langage - manière de s'exprimer - a vu le jour.

«Anciennement, les hommes naissaient dans les bois et dans les cavernes comme les bêtes. [...] Mais étant arrivés par hasard qu'un vent impétueux vint à pousser avec violence des arbres qui étaient serrés les uns contre les autres, ils se choquèrent si rudement que le feu y prit. La flamme étonna d'abord et fit fuir ceux qui étaient là, mais s'étant rassurés et ayant éprouvé en s'approchant que la chaleur tempérée du feu était une chose commode, ils entretenaient ce feu avec d'autres bois et y amenèrent d'autres hommes... Ainsi, le feu donna l'occasion aux hommes de s'assembler, de faire société les uns avec les autres et d'habiter dans un même lieu [...]» Le feu, le langage, la convivialité, la cabane : une maison ce serait d'abord un lieu pour vivre ensemble... Le préhistorien Leroi-Gourhan ne contredit pas ce mythe originel lorsqu'il constate que les premières maisons, datées du Paléolithique supérieur, sont liées à l'acquisition du langage et qu'elles coïncident avec la «création, dans la maison, et partant de la maison, d'un espace et d'un temps maîtrisables». La maison, qui coïncide avec «l'apparition des premières représentations rythmiques» chez

l'homme nécessite, mais aussi rend possible, une maîtrise de l'espace et du temps. Ainsi comprise, la maison entretient avec l'espace un rapport originel : loin d'être un lieu parmi d'autres, elle est le lieu originel rendant possible non seulement la création d'autres lieux, mais aussi celle d'un rapport possible entre les différents lieux. Autrement dit, la maison ouvrirait l'homme à la dimension de l'espace comme espace organisable, non plus seulement espace à parcourir, mais espace à ordonner, à maîtriser. »⁸

8. Isée Bernateau, *Vue sur mer* (Paris : Puf, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2018), p.30.

Lorsque l'on choisit un logement, celui-ci sera évidemment le centre de notre intérêt. Mais vient ensuite le jardin, la rue, le voisin, toute la zone avoisinante, tous ces éléments fondent l'*habitations*. C'est un concept constitué d'une multitude de couches sociales. De l'intérieur du logement, la vision du monde extérieur peut être perçue comme une prolongation de notre *Habitat* qui se mélange avec plus ou moins d'intensité avec la vision des autres. C'est une extension de notre mode de vie, meublé avec autant de soin que n'importe quels autres espaces. La relation entre l'intérieur et l'extérieur peut être développée même de la plus petite manière : entre la fenêtre et la plantation - bac ou balcon dans un appartement; entre jardin ou terrasse privée délimitée phoniquement, visuellement ou encore uniquement avec une frontière mentale; puis viennent les rues, les parcs, les espaces publics qui s'habitent selon la journée de manière collective ou semi-collective dans le cas de quartier; et ainsi de suite sur l'échelle du temps. Tout comme l'on investit notre intérieur, en y prenant soin comme de notre propre corps, en décidant pourquoi une table devrait se tenir ici, on devrait prendre tout autant soin de toutes les autres couches qui forme notre *habité*.

Diversité

Les espaces qui constituent une telle communauté forment le cycle d'*habitations*. À l'aide des données formulées jusqu'à présent, on peut affirmer que les interactions sociales sont nécessaires pour former une société, mais également que la vie en commun dépend de l'engagement de chacun. Il est assez raisonnable de penser, en effet, que la nature et les formes de l'occupation du logement adoptées par les individus changent au cours de leur existence, y compris dans leur orientation spatiale, parce que les besoins des ménages à l'égard de la ville, et en conséquence leur positionnement relatif en son sein, se modifient avec la taille et l'âge de ces derniers. La question serait de savoir comment et à quel moment se créent de tels espaces et quelle est leur espérance de vie ? Les exemples les plus flagrants ont commencé à se développer dans les années 70 lorsque des habitants se sont appliqués, par tous les moyens, à faire concorder leurs rêves et aspirations personnelles avec leur vie de tous les jours. Ce sont « des gens qui travaillent à se regrouper pour "inventer le quotidien" »⁹ et tentent de concevoir des espaces à la fois dynamiques et paisibles selon les personnes qui les emploient.

9. Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue*, p.45.

Les logements participatifs, groupés, partagés ou encore coopératifs sont des bâtiments conçus avec ces idéologies. Ils renvoyaient évidemment à des espaces singuliers avec une certaine dynamique et faisaient également apparaître des groupes spécifiques de personnes. Ces espaces permettaient d'investir le lieu par et pour les habitants sans forcément imposer des usages particuliers aux espaces. Les schémas qui représentent tout de même l'idée forte d'espaces changeant des *cycles d'habitations* sont ceux de la cohabitation qu'elle

soit d'ordre privée - dans un bâtiment comme une coopérative par exemple - ou d'ordre public lorsqu'on investit une place ou un parc.

Nous pouvons également parler du cas des cités résidentielles, majoritairement construites dans les années 50-75. Le contexte d'urgence de l'époque conduit à construire très rapidement de nouvelles formes de logements sur des territoires vierges et les cités formaient une réponse adéquate à ce besoin massif en logements. Elles formaient des lieux de vie pour une importante partie de la population. La cité des Avanchets à Genève en est un bon exemple : aménagée de manière diffuse dans le temps et l'espace, elle présente une identité particulière, qui n'est ni celle de la ville ni celle des parties du territoire non bâties. Elle voit la vie se développer dans un cycle d'*habitations* complet. Grâce aux conditions particulières des Avanchets ainsi qu'une mixité entre logements et activités, cette cité s'est vue attribuer l'image d'un village. La cité est passée par plusieurs cycles, identifiée d'abord comme un village uni et solidaire, elle se voit scindée en deux « à l'arrivée en masse des gens des Balkans dans les années 1990 et la rencontre avec les anciens habitants »¹⁰.

On voit la vie de village se transformer de plus en plus en petites communautés, probablement dû à un choc culturel trop grand entre les nouveaux et les anciens habitants. dix ans plus tard, la fin de vie du centre commercial marque une nouvelle étape dans le cycle d'*habitations* de la cité. «C'était un point d'union qui rassemblait les gens.»¹⁰ et la perte de ce repère a fait dégrader encore plus les liens sociaux du quartier. L'affectation de l'EMS¹¹ dans un des bâtiments rend le quartier moins dynamique et fait ressentir de plus en plus son

10. Collectif Sarka-SPIP, «Les Avanchets : parlons-en!», Analyse des récits des habitants, (9 décembre 2008) <http://www.tshm.ch/avanchets-onex/spip.php?article109>.

11. EMS : Établissement Médico-social : En Suisse un EMS est un lieu de vie médicalisé destiné aux personnes âgées. Il offre des prestations de soins mais aussi sociales et hôtelières.

vieillessement. Pour finir, des phases plus sporadiques se sont produites plusieurs fois lorsque des amis, voisins proches décident de quitter la cité. Toutes ces étapes ont fait d'un quartier jeune et dynamique, un quartier vieux et lent. Cette cité, vraisemblablement, pourrait tout de même recommencer à une autre phase lorsqu'une plus grande mixité d'âge et un cycle d'*habité* seront réintroduit.

12. Bernateau, *Vue sur mer*, p.68.

Isée Bernateau, dans son livre *Vue sur mer* de 2018 émet l'hypothèse que ce sont les «groupes qui fondent l'espace»¹² et non qu'un espace donné, par sa capacité et son volume donne naissance à des groupes. Elle nous propose de nous pencher, à titre d'exemple, sur les parkings de centres commerciaux qui changent de fonction dans le temps selon les personnes qui l'emploient. Ils sont utilisés, la plupart du temps, par des adultes autonomes, des personnes qui l'emploient pour ce qu'on pourrait qualifier de fonction primaire : un espace permettant de stationner sa voiture le temps de faire des achats. Mais il se peut qu'à un certain moment, il soit utilisé par des adolescents comme aires de jeux. La cage d'escalier est peut-être un exemple plus frappant, car c'est un espace oublié, mais pourtant très important dans la vie sociale. Elle permet de faire la transition, dans un immeuble notamment, d'un étage à un autre, de voisins de palier on peut arriver au voisin d'étage. C'est un lieu de rassemblement pour les adolescents, qui ne veulent pas être chez eux, mais pas dehors, ni debout non plus.

13. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Collection l'espace critique (Paris: Éd. Galilée, 2010), p.76.

D'ailleurs, Perec, dans «Espèces d'espaces», nous invite à comprendre et voir les escaliers comme un espace et non uniquement comme un moyen : «On ne pense pas assez aux escaliers [...] On devrait apprendre à vivre davantage dans les escaliers.»¹³ Isée Bernateau

suggère également que des groupes - ici une bande d'adolescents - peuvent concevoir et s'approprier des espaces qui n'ont du sens que pour eux. « Parkings des centres commerciaux, cages d'escalier, caves, squats, skateparks, halls d'immeuble »¹⁴ Ils occupent ces lieux qui pour d'autres groupes sont autre chose qu'un espace de jeux. Pour les adultes ces espaces adolescents sont des non-lieux, des lieux de passage ou simplement des lieux insalubres pour certaines classes sociales. Bernateau met en évidence un point important : un lieu qui, dans son aspect, est repoussant pour certain, est attirant pour d'autres. On remarque ainsi qu'un lieu conçu pour un certain emploi laisse la place à un autre par la force de l'imaginaire.

« Le lieu adolescent est par essence un anti-lieu, il se définit par la négative : il ne devient lieu pour l'adolescent que parce qu'il n'est un lieu ni pour les enfants ni pour les adultes. »¹⁵ Ces espaces qu'elle décrit sont ce qui forme le cycle de l'*habitations*, un seuil de transition entre des phases de la vie, « Pour eux, se construire un espace dont l'aspect plus ou moins transgressif assure une séparation tranchée avec le monde de l'enfance tout en étant protégée de l'intrusion des adultes. »¹⁶ Amos Rapoport a exprimé dans son triptyque, « Entre expériences, formes et le bien commun »¹⁷ la signification d'espaces multifonctions, similaires aux *cycles d'habitations*. C'est un dessin représentant une même pièce employée de diverses manières dans le temps. Elle est utilisée comme salle de cours standard avec l'interlocuteur qui se trouve face à tout le monde, ainsi qu'espace de séminaire avec les tables regroupées en un grand carré ou encore comme local de fête de fin d'année avec les chaises qui ont disparues pour inviter à la convivialité.

14. Bernateau, *Vue sur mer*, p.68

15. *Idem*.

16. *Idem*.

17. Amos Rapoport Cité par Luca Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme » Conférences lors du cours de sociologie et du superstudio B à L'EPFL, Lausanne, Suisse, 13 octobre 2020.

Seuils

La pratique d'*habité* un même espace de différentes manières présente des similarités avec le mouvement squat. Un courant des années 70 qui s'engage à aller à l'encontre des formes spatiales fonctionnalistes. Il met en crise la séparation claire entre le privé et le public : « Au-delà de ce palier [de l'escalier qui dessert les appartements], rien de commun entre les locataires ; leur foyer leur appartient en entier, ils ferment leur porte et ils sont chez eux ; ils ne partagent rien avec le voisin, comme c'est trop souvent le cas dans les "casernes" »¹⁸, des immeubles pour les travailleurs où ils partagent la cuisine ou des communs sanitaires. Dans une conférence de Luca Pattaroni, "Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme" du 13 octobre 2020, on retrouve ces politiques de libération de la fonction en analysant un immeuble ouvrier dans le quartier des Grottes à Genève. Pattaroni explique comment celui-ci vit, change au fil du temps, des personnes qui y résident ou des ménages qui s'agrandissent. Ce mouvement s'insère dans quatre étapes qui forment le « cycle du squat : occuper - installer - (co) habiter - évacuer/perpétuer. »¹⁹

18. Bulletin de la Société pour l'Amélioration du Logement, n°2, 1894. Cité par Luca Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme » Conférences lors du cours de sociologie et du superstudio B à L'EPFL, Lausanne, Suisse, 13 octobre 2020.

19. Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme ».

Le squat évolue suivant qui l'occupe et, bien souvent, la même pièce est utilisée de plusieurs manières différentes. Dans un squat les éléments délabrés sont employés pour conférer une plastique aux espaces et supposent également d'une certaine réattribution. Un trou dans un mur devient la métaphore d'un hublot. Il est aménagé, il donne un espace semi-privé. La brèche, une fois bouchée, permet de comprendre qu'un besoin de plus de privatisation était nécessaire et dénote un changement dans le ménage. Ou encore ce même trou est

agrandi en une porte permettant l'accès direct à l'espace derrière. Ces *cycles d'habitations* sont donc accompagnés d'un terme extrêmement important qui est celui de "seuil". Il est un espace de transition qui signifie un «lieu de passage entre des êtres vivants, un moyen de communication entre deux espaces délimités, entre deux mondes ou encore selon l'espace-temps différents»²⁰.

Il existe toujours un espace intermédiaire qui nous fait passer d'un monde à un autre. Pour l'intérieur et l'extérieur, il est facilement remarquable par la simple épaisseur de mur que l'on doit franchir. Selon son étymologie, le seuil tangible est «la partie inférieure de la baie d'une porte» et historiquement il se traduit dans le Littré par une «pièce de bois ou de pierre qui est au bas de l'ouverture d'une porte et qui est sur laquelle on pose le pied au moment de l'entrée.»²¹ Par extension, le Larousse le définit aussi comme l'«entrée d'une maison ou la zone avoisinant la porte d'entrée»²² ou «ce qui constitue à un lieu, le début de ce lieu». Dans l'expression "dans un voyage, le plus difficile est de franchir le seuil". On peut dire que le seuil marque le début d'un autre monde par rapport au précédent et généralement visible par un signe plus ou moins distinct. «Le seuil de la maison est l'espace symbolique qui matérialise la dialectique de l'habiter : intérieur/extérieur. Il appartient dans un même temps au-dedans et au-dehors ; il est ce *no man's land* qui n'appartient à personne et en même temps à tous.»²³

Dans l'exemple de l'immeuble ouvrier au quartier des Grottes, les transitions qui se forment aux fils du temps permettent de comprendre le genre de ménage qui occupe le logement. Dans un premier temps on trouve la typologie initiale du plan qui délimite six appartements de deux pièces. On risque de voir plutôt des

20. Littré, « Dictionnaire de la langue française » - Seuil.

21. *Idem*.

22. Larousse, « Dictionnaire encyclopédique de français, DLF-570 l'essentiel de la langue française! » (Roissy; [Paris: Franklin electronic Publishers France ; Larousse, 2008).

23. Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue*, p.35.

24. Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme »

personnes seules ou peut être des couples éphémères. Dans un premier temps des ouvertures se forment, le plan se libère et devient un appartement de trois et quatre chambres. « Ils ferment les corridors, ils organisent des circulations, transforment des cuisines en chambre ou encore une chambre qui se réduit un peu pour pouvoir faire un couloir intérieur »²⁴.

Il y a tout un travail de mise en commun qui se met en place, un nombre important de murs sont abattus. C'est un travail plutôt instinctif qui se fait. Les habitants construisent et détruisent les espaces en fonction de ce qu'ils veulent voir lorsqu'ils utiliseront les lieux. Dans une deuxième phase, les personnes commencent à se mettre en couple et les espaces se retransforment, se referment en quatre appartements. On reforme de nouveaux collectifs qui sont des sanitaires communs avec deux logements privatifs. Plus tard, on réattribue même des pièces qui appartenaient aux autres appartements. Les seuils changent, se modifient par de petits gestes et transforment les fonctions d'un même espace. « On se protège, on se barricade. Les portes arrêtent et séparent. La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose, impose le cloisonnement : d'un côté, il y a moi et mon chez-moi, le privé, le domestique (l'espace surchargé de mes propriétés : mon lit, ma moquette, ma table, ma machine à écrire, mes livres, mes numéros dépareillés de La Nouvelle Revue française...), de l'autre côté, il y a les autres, le monde, le public, le politique. On ne peut pas aller de l'un à l'autre en se laissant glisser, on ne passe pas de l'un à l'autre, ni dans un sens ni dans un autre : il faut un mot de passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer patte blanche, il faut communiquer, comme le prisonnier communique avec l'extérieur. »²⁵

25. Perec, *Espèces d'espaces*, p.73.



COMMUNAUTÉ

VIVRE ENSEMBLE

On vit de différentes façons avec différentes personnes tout au long de notre cycle d'*habitations*. Des personnes qui sont internes ou externes au foyer, des amis de la famille ou encore de simples connaissances influencent grandement la manière dont nous allons façonner notre *habité*. L'*habitations* regroupe différents facteurs tels qu'une action, un climat, un lieu ou encore une colonie. Elle prend en compte tous les individus qui seraient susceptibles de venir chez nous; amis, familles ou encore collègues, clients. En incluant toutes ces personnes nous concevons inconsciemment des lieux spécifiquement pour eux et nous modifions inconsciemment notre propre concept de l'*habitation*.

Le voisinage

« Je cherchais un endroit où ma fille pourrait aller à l'école pendant toute sa scolarité obligatoire et aussi où il y avait tout à proximité. Comme des magasins d'alimentation, les transports en commun, des garderies ... Alors j'ai négocié dur l'appartement car il fallait que je parte assez vite de l'autre. Celui-là était libre très vite et il était parfait pour un enfant. C'était un complexe de plusieurs immeubles qui entouraient une place moitié bétonnée et moitié jardin. Le voisinage était composé de plusieurs familles également et je pense que si je n'avais pas eu les voisins que j'ai eus, je ne serais jamais restée. » Les propos d'Elizabeth sont représentatifs de ce qui nous décide à rester dans un certain quartier ou de le quitter. Le voisinage a un impact extrêmement important sur notre manière d'*habité*.

Il peut représenter tout autant les installations à proximité, que le quartier dans sa globalité ou encore tout simplement les personnes qui habitent dans les environs immédiats. Ils influencent nos habitudes, les actions que nous effectuons. Les individus sont souvent attentifs aux critères de sécurité, de mobilité, à la possibilité d'accès à certaines activités - extrascolaires, sportives, intellectuelles..., et à la présence d'infrastructures telles que des écoles ou des magasins suivant leur conception du logement. Certains enquêtés, lorsqu'ils ont dû fonder une famille, ont même dû laisser de côté leur envie personnelle de vivre dans un quartier animé du centre-ville pour, par exemple, le bon niveau de confort familial qu'offre un village qui permet de plus grandes familiarités avec le voisinage. Elizabeth ajoute également « si je n'avais pas eu d'enfant je ne pense pas que je serais restée dans ce village. J'ai d'ailleurs déménagé plusieurs fois dans le



même endroit. Il me permettait de pouvoir jongler entre le travail, la vie en famille, l'école et les magasins assez facilement. » Dani, a, quant à lui, vécu dans la cité résidentielle des Avanchets. « Mes parents ont loué un appartement à Avanchet Parc. En fait ils ont déménagé mais pour nous. Ils estimaient que le précédent appartement était trop petit alors [...] ils voulaient déménager pour que chacun ait sa propre chambre. [...] Ce qui est marrant avec les Avanchets c'est qu'aujourd'hui on dira que c'est une cité peu accueillante, une cité d'étranger. À l'époque je dois dire que ce qui était bien c'est qu'il n'y avait pas de route, c'est-à-dire que le concept était de pouvoir te promener dans tout le quartier, aller dans tous les immeubles sans croiser une seule route. Pour mes parents c'était hyper sécuritaire de nous avoir là-bas. [...] L'école était juste à côté, en face de notre immeuble donc on y allait à pied. Il y a une immense fontaine l'été où on allait se baigner elle est entourée d'arbres, une salle polyvalente, qu'on pouvait louer, où on pouvait faire des anniversaires. [...] J'ai connu le centre commercial, un petit centre commercial qui a grandi entre temps. Il y avait la boulangerie où on allait chercher le pain le matin il y avait un petit magasin alimentaire et puis aussi une pharmacie et pleins d'autres magasins. »



« On a déménagé à cause du bruit. L'appartement était vraiment sympa je m'y sentais bien. Mais on ne pouvait pas dormir la nuit, c'était insupportable. Un homme avec son vélomoteur qui venait livrer je ne sais pas quoi vers trois heures du matin et le laissait allumé. Même le jour, je passais mes journées dehors avec mon bébé car toute la journée tu entendais hurler. C'était une famille en dessous, des drogués, il y a même des assistants sociaux qui sont venus. Tout le voisinage se plaignait. Ils

fumaient et on sentait l'odeur dans notre appartement. Donc on a regardé les annonces et on a déménagé.» Les sentiments que l'on pourrait avoir à l'égard de nos voisins, par exemple, pourraient très bien être néfastes comme la situation vécue par Sandrine. Les voisins sont des individus qui, malgré un logement plus ou moins similaire, ont leur propre manière d'*habité* et conçoivent l'*habitations* de façon différente.

En effet, que ce soit dans un logement privé, d'où l'on peut entendre à travers les parois des sons ou sentir des odeurs, ou dans des lieux collectifs extérieurs à son logement, chaque individu interfère avec ses voisins. Une des particularités essentielles des voisins c'est que l'on ne peut pas les choisir. Ils sont bel et bien imposés par le destin et renouvelés de manière aléatoire. Des espaces qui ne sont pas bien délimités comme des balcons, jardins sans séparations entre les appartements, peuvent être vus comme des lieux semi-publique, ils incitent à la sociabilité entre voisins, ce que certains considèrent comme un point positif. Cependant, certains individus redoutent que leurs voisins, avec qui ils s'entendent bien, déménagent, et qu'ils aient ensuite à partager cet espace avec des gens avec qui ils s'entendraient moins bien. Tel était le cas pour Marie « On habitait dans ce qu'on appelait le bateau, l'immeuble faisait une banane et les appartements à l'intérieur étaient en forme de tranche de gâteau. D'un côté on était très loin des voisins et quand on allait dans la chambre à coucher, le balcon des voisins était juste à côté du nôtre. Heureusement on ne s'entendait pas trop mal avec eux donc il n'y avait pas de souci. Mais c'est vrai que je me suis demandé ce qui se serait passé si on ne les avait pas aimés. »



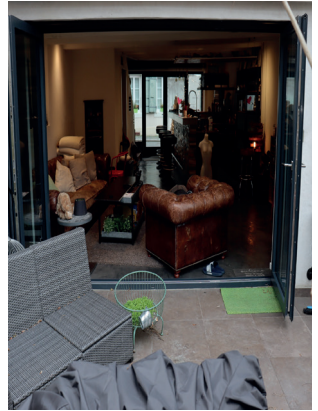
Les invités

« On avait loué un quatre pièces par choix. On voulait au moins deux chambres à coucher pour pouvoir recevoir des amis ou la famille, au moins une pièce pour le stockage, le rangement, le bureau et une grande pièce à vivre pour pouvoir recevoir aussi. C'est quelque chose qui est important pour moi d'avoir une pièce pour des invités. Je n'ai pas envie que mes amis ou ma famille se sentent obligés de partir ou de trouver une chambre d'hôtel quand ils viennent me voir. D'ailleurs dans notre appartement actuel, je trouve que la chambre d'ami est un peu petite, on ne peut y recevoir qu'une personne. » Ce besoin d'avoir une chambre supplémentaire, dont Claire vient de parler, pour « quand des amis viennent dormir » n'est pas insignifiant. Lorsqu'on passe dans l'étape de l'émancipation, ce besoin d'avoir de la place pour des amis est très souvent présent. C'est d'ailleurs ce besoin qui différencie également les logements de transition de ceux de l'émancipation.



Dans le logement temporaire, on sait que l'on ne va pas rester éternellement à cet endroit et on recherche un logement facile d'accès – la plupart du temps pour des raisons financières ou pour de rapidité d'acquisition. C'est une pièce qui permet de recevoir des amis et accorde une indépendance à tous les résidents permanents et temporaires. Contrairement à un espace supplémentaire prévu à cet effet, un meuble transformable, tel qu'un canapé lit, ne garantit pas l'intimité. Il piétine l'espace que les foyers voient comme étant le commun privé. Georges, qui a dormi quelque mois chez sa sœur, décrit ce lieu comme étant « pas très confortable. » Il ajoute « Je n'avais pas de chambre, je dormais sur le canapé lit et je devais le remettre en ordre tous les matins. »

«Jamais dans aucun appartement je me suis sentie vraiment chez moi jusqu'à ma maison actuelle. Même le précédent qu'on avait choisi ensemble avec mon conjoint, je n'étais pas bien là-dedans. Depuis que je suis arrivée en Suisse j'ai aimé vivre avec le monde. C'est à dire que la cuisine avant était toute petite. Je n'arrivais pas à en profiter avec les autres. Je cuisinais, je préparais, je servais. Je n'étais que la serveuse parce que je me mettais à table et deux minutes après je repartais à la cuisine pour préparer autre chose. Aujourd'hui dans la maison on vit tous ensemble. Même si j'ai quinze invités, ils sont avec moi à la cuisine, vu qu'elle est ouverte maintenant. Là je suis chez moi vraiment ! » Les communs sont, comme Lara vient de l'expliquer, un endroit qui permet de renforcer les liens familiaux, ils doivent subvenir aux besoins de tout le foyer.



Si généralement les espaces communs sont, dans beaucoup de pays, comme la Suisse, déjà intégrés au logement, il se peut que ces espaces deviennent, à un moment de la journée, un espace intime, une chambre. C'est souvent le cas lorsqu'un foyer s'agrandit soudainement. Cela peut être dû à une naissance, une personne qui avait quitté le foyer qui revient temporairement, ou lorsque l'on décide héberger des amis. Lara qui, par exemple, a grandi avec les quatre autres membres de sa famille dans un deux pièces, ne voyait pas la différence entre le commun et le privé. Le fait de pouvoir avoir un grand espace commun était probablement une condition primordiale pour elle. D'ailleurs beaucoup de personnes qui ont leur propre propriété cherchent souvent à agrandir cet espace. Il peut s'agir de fenêtres qui permettent d'effacer les limites entre l'extérieur et l'intérieur à certain moment de l'année, ou l'ajout d'une pièce comme une

véranda ou tout simplement l'agrandissement de la maison comme ce que Marie a fait.

«La vieille maison faisait seulement soixante-huit mètres carrés au sol et avait 100 mètres carrés de terrain. C'était un peu petit et il y avait plein de chambres. Il y avait un mur qui séparait la cuisine de la salle à manger actuelle. [...] On l'a fait tomber à l'aide de masses pour avoir une cuisine ouverte. Lorsqu'ils ont tapé dedans, ils pensaient que ça allait être quelque chose d'énorme, mais ils ont presque traversé tellement c'était fin. Le mur est tombé d'un coup. La maison était entourée de fenêtres. Il y avait une petite fenêtre côté salon actuel et comme on n'avait pas de salon on a abattu le mur extérieur où il y avait cette fenêtre. Et on a mis du coup cette véranda chauffée appondue à la maison pour faire notre coin salon. [...] Après dehors, bien plus tard, on a posé encore cette véranda, qu'on appelle le "verre à pied" car c'est là-bas qu'on va boire l'apéro. C'est un endroit qui n'a pas de chauffage ni d'eau. Donc ce n'était pas pour agrandir la maison, parce que nous on a assez de place, c'était plutôt le contraire. En Suisse, c'est rare qu'on puisse finir une soirée dehors. Donc du coup c'était un petit peu pour se rabattre quand il y a du vent. Ma belle-mère elle nous a dit "vous avez agrandi votre jardin". On l'utilise peu en hiver seulement quand il neige car c'est joli, mais sinon on va plutôt entre-saisons pour être un peu plus au chaud.»



Le spécifique

« Notre appartement était sous les toits et la maison faisait une sorte d'appendice. Ce qui était drôle c'est qu'en dessous des toits il y avait un tout petit grenier. On pouvait y monter à l'aide d'un escalier en colimaçon très raide. C'était une espèce d'établi où mon papa avait fait son atelier pour pouvoir bricoler. Il donnait donc sur le toit et on pouvait regarder à travers une petite fenêtre, comme une sorte de velux, à l'extérieur. J'y allais quelque fois pour bricoler et je me souviens avoir assemblé plein de pièces pour faire un planeur. Donc on y allait des fois pour bricoler avec mon frère. » Arnold nous montre l'importance pour lui d'une pièce consacrée au bricolage.

Une pièce dédiée à une pratique spécifique est quelque chose qui est de plus en plus courant. Elle peut être vouée aux enfants (salle de jeux), à une activité (salle de musique, de sport) ou encore pour de la nourriture (cave à vin, garde-manger). Ces espaces sont plus ou moins employées par des êtres vivants selon leurs fonctions, mais elles peuvent tout aussi bien être employées comme seul lieu de stockage. Généralement, ils sont utilisés par plus d'un membre de la famille et sont perçus comme étant, également, des espaces communs au même titre qu'un salon ou la cuisine. Ils se différencient par le temps que l'on passe à les occuper. Ces pratiques peuvent également scinder les espaces en plusieurs petits, en attribuant pour chaque coin de la pièce une activité. *L'habitations* se forme grâce à ces activités qui fondent l'espace à un moment donné par un ou plusieurs individus. Dani nous propose une vision de deux chambres. «À droite c'était la chambre de ma sœur et puis il y avait une partie salle de jeux. C'était



plus ou moins délimité avec un tapis rond pour l'espace de jeux et rectangulaire pour l'espace de ma sœur. Son lit était en dessous de la fenêtre. C'est là qu'on venait jouer, parce que mon frère et moi on avait une chambre qui était juste en face. On avait nos deux lits et je me souviens que cette pièce était relativement petite. C'était des vieux lits en bois avec des barreaux.»

«Quand elle a visité la maison elle a vu la femme du propriétaire avec ses deux enfants qui étaient à table, une harmonie parfaite ! Elle m'appelle et me dit de venir tout de suite. Quand j'arrive elle me dit "regarde il y a le nombre de pièces qu'il faut, il y a une chambre en bas avec une salle de bain privative pour quand mes parents viennent à la maison donc c'est génial il y a une salle de jeux pour les enfants aussi." Et puis l'atout majeur de la maison était un appartement en plus, que tu peux louer sous les combles. Il était vide, pas loué, quand j'ai acheté la maison, mais je sais que les ex-propriétaires l'utilisaient pour leurs parents. C'était apparemment quelque chose de très important quand ils avaient construit la maison. Après, ce qui est bien, c'est que si mes enfants veulent un espace plus à eux ils pourront vivre au-dessus. » Ce que nous dit Jean c'est qu'il a choisi son logement car il lui permettait également d'accueillir sa belle-mère. Ce lieu spécifique consiste à y faire vivre une personne et non uniquement à la loger comme dans une chambre d'amis. Ces logements, attenants à la maison, ou dans le domaine de propriété, dans le cas d'une dépendance, servent à agrandir le foyer tout en créant deux *habités* différents. Certains décident de louer cet espace supplémentaire, en attendant d'y accueillir la personne pour laquelle ils l'avaient choisi ou, au contraire, de le faire après le départ de cette personne.



COMMUNAUTÉ

À-PROPOS DE NOUS

«Les espaces publics étant des lieux où des inconnus se rencontrent, ils représentent des condensations et des incarnations de l'essence des traits définitoires de la vie [...]»

Zygmunt Bauman, 2013

L'obligation des limites

Dans les chapitres constituant l'individualité nous avons parcouru les différents cycles d'*habité* des individus. Chaque cycle étant propre à l'être humain qui le conçoit, nous avons constaté que l'*habité* était quelque chose qui nous appartenait. Brièvement on a compris que, suivant avec quelle personne nous vivions, il fallait adapter notre manière d'*habité*. Cette partie en particulier, introduisait le concept de vivre ensemble. En effet, nous ne sommes pas seuls dans notre cocon, nous interagissons avec d'autres individus du foyer, mais pas seulement. Dans le cadre du logement, nous nous voyions contraint d'interagir également avec des éléments extérieurs. Il peut s'agir de la famille au sens large, des amis ou connaissances, des voisins de palier comme de quartier, mais également des lieux où nous vivons, immeuble, quartier, ... Ainsi, même si l'*habité* nous appartient il doit pouvoir être partagé que cela soit volontairement ou non. Ne dit-on pas : Notre liberté s'arrête là où commence celle des autres ?

L'extérieur public

La cité des Avanchets rompt avec le schéma des grands ensembles, habituellement constitués d'une grille orthogonale, par une implantation beaucoup moins rigide permettant de nouvelles perspectives de logements. Ces immeubles constituent ensemble, grâce à leurs propres équipements et services de quartier, une entité libre. Pour éviter une cité fantôme et favoriser la vie communautaire, les promoteurs l'ont équipée de plusieurs magasins et services, garantissant une véritable autonomie : un centre commercial, un restaurant, un tea-room, une brasserie, un centre religieux, un centre culturel, une permanence médicale, deux écoles... Cette cité promettait la sécurité, interdites aux voitures et avec un commissariat à côté; du calme, des jardins et fontaines lui donnant un air de parc; de l'entraide, les habitants étaient tous issus du même cadre social. Cet équilibre réfléchi et éprouvé a été mis en péril lorsque des décisions d'Etats ont, par méconnaissance du microcosme des Avanchets, introduit un nouveau groupe humain dans l'un des immeubles. Bien que l'idée de départ fût sinon charitable (il s'agissait de réfugiés), considérée comme humaine, elle faisait fi du concept de force du groupe...

1. Dragoslav Miric, *Évolution et troubles de personnalité* (Wavre (Belgique); [Lagny-sur-Marne: Mardaga] ; Diff. Sodis, 2012), p.5

« [...] l'individu sans son groupe n'existerait tout simplement pas »¹. Dani se souvient d'ailleurs très bien de cette période. « L'État a mis tous les étrangers dans le même immeuble, ils n'ont eu personne sur qui ils pouvaient compter pour leur apprendre les rouages du pays dans lequel ils venaient d'arriver. » Ce groupe a donc instauré ses propres règles, règles qui n'ont évidemment pas été comprises par les habitants originels des Avanchets. Il se pourrait bien que si ces réfugiés avaient été

traités non pas en tant que groupe mais en tant qu'individu, et donc logés non pas tous ensemble, mais de façon éclatée, cela n'aurait pas précipité la décadence et le vieillissement de la cité des Avanchets. Le manque de soutien psychologique étatique a de fait créé des problèmes de communication entre les individus ainsi que les différences culturelles ont affecté le concept originel des Avanchets qui était celui de la vie communautaire, de l'entraide d'un groupe spécifique. Ces concepts communautaires se retrouvent dans beaucoup de quartiers de nouvelles villes. China Town à New York par exemple. C'est bien parce que l'entraide est forte que de telles quartiers voient le jour, mais, il n'en reste pas moins que la notion de groupe peut signifier la mort d'un autre groupe. Dans cet exemple le quartier de Little Italy, a petit à petit perdu de son territoire au profit de l'extension de China Town.

Dans le chapitre "saisir la mobilité et les modes de vie pour analyser la spatialité du quotidien" de Yann Dubois et Lorris Tabbone, les auteurs discutent de l'articulation qui se fait entre les modes de vie, le choix résidentiel et la mobilité. Ils distinguent «six modes de vie parmi les habitants du Bas-Rhin»² : "Famille", quartier permettant aux enfants de s'épanouir ; "Champêtre", visant l'élitisme et la sécurité ; "Proximité à distance", proximité des transports et urbanité ; "Ancrée dans le lieu de vie", proximité avec les amis et la famille ; "Subi", préférence résidentielle peu soulignée. Ces modes de vie représentent l'idéal pour les individus. On comprend que la mobilité résidentielle peut être due à cette recherche d'idéal ou simplement un changement de mode de vie. Par exemple, dans le cas d'une famille avec enfants, une fois ceux-ci parti le restant du foyer décide de changer

2. Vincent Kaufmann et Emmanuel Ravalet, L'urbanisme par les modes de vie : outils d'analyse pour un aménagement durable, vuesDensemble (Genève: MétisPresses, 2019). p.61-62.

3. Jean-Yves Authier, «Les citadins et leur quartier. » Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France, L'Année sociologique, Vol. 58, (janvier 2008) : 21-46.

de quartier pour un autre qui leur semble assouvir leur mode de vie du moment. «Mais derrière ces tendances générales, des différenciations très marquées existent dans les manières d'habiter le quartier de ces citadins.»³ L'enquête de Jean-Yves Authier relève également une différenciation quant à l'utilisation de ces quartiers.

Les différents quartiers ou mode de vie ont des configurations variables pour chaque individu, qui s'inscrivent dans des manières de cohabiter et de vivre en ville socialement et spatialement différenciées. On se voit confronté à plusieurs cycles d'*habité*, à plusieurs façons de vivre à l'extérieur de son logement. Ces différents modes doivent tous interagir avec le voisinage qu'ils ont choisi, mais surtout avec les individualités qui y résident qui elles ne peuvent être choisies à l'avance. « Par exemple entre les habitants qui ont un usage "traditionnel" de leur quartier, pour qui le quartier fonctionne comme un espace de proximité, et les habitants qui ont une vie de quartier détachée des pesanteurs du voisinage, pour qui le quartier fonctionne au contraire comme un espace ouvert sur le "cosmopolitisme" de la vie urbaine.»⁴

4. *Idem.*

Ces différentes manières d'*habité* alliés aux modes de vie font référence aux *cycles d'habitations*. Ces derniers, très variables, peuvent être source de paix ou bien lieu de conflits. Si, comme analysé dans le chapitre précédent, c'est grâce à l'*habitations* que le langage - manière de s'exprimer - a vu le jour, celui-ci peut également le détruire. En effet, la vie en communauté, n'étant pas perçue de la même manière par tout le monde, peut contraindre certains à une absence de communication, de langage. Des comportements considérés comme normaux par certains pourraient en déranger d'autres.

Dans le quartier des Fossés-Dessous à Aubonne, par exemple, certains locataires prennent l'initiative de privatiser un bout de jardin devant leur terrasse. Bien évidemment, le jardin est normalement accessible à tous les habitants du quartier et cette privatisation est donc illégale. Certain des voisins de Sandrine sont, tout comme elle, contrariés par ce qu'ils considèrent comme un manque de respect, d'autres n'ont aucun avis à ce sujet et la dernière catégorie trouve cela normal. Ce dernier exemple reflète un cas de limitation entre le public-extérieur et le privé-intérieur du logement. Cette frontière, dans cette sorte de résidence, est souvent floue. Si certain apprécie le paysage et l'animation extérieure qu'ils ont depuis leur salon, d'autres sont contrariés que des "étrangers" puissent entrer de manière visuelle dans ce qu'ils considèrent leur intimité.

L'*habitations* permet d'occuper un territoire qui nous convient aussi longtemps que l'on peut accepter de le partager avec un groupe élargi d'individus qui constitue notre foyer, mais également les personnes extérieures que l'on connaît ou pas. On doit pouvoir s'intégrer à la collectivité et à la gestion du quartier. « L'habitation est un domaine biographique tissé d'interactions sociales, d'évènements personnels et collectifs. Il s'agit bien d'un sentiment d'être chez soi qui passe par des relations familiales, un attachement aux lieux et aux personnes. Cette organisation sociale du monde constitue la trame d'une histoire aux accents culturels, voire politiques.»⁵

5. Caroline Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue* (Paris: Décisions Durables Editions, 2015), p. 140.

L'intérieur public

Dans l'essai de Susanna Magri on y retrouve l'évolution de l'intérieur domestique dans sa configuration, à différentes époques. L'auteure présente la reconfiguration de l'espace social dans l'usage des logements, à un cycle donné, pour questionner la transformation des manières de se loger. Ce qui nous intéresse dans cet ouvrage réside dans « la monofonctionnalité de la chambre, qui en aucun cas ne doit servir à recevoir. »⁶ En effet, les logements ont inscrit, dans leurs évolutions, une privatisation des espaces qui les composent. Le foyer reste l'un des principaux cadres de la socialisation primaire. Mais les lieux permettant d'accueillir des personnes externes et ceux permettant de réunir les membres du foyer ont changé. « La distribution des pièces, qui ont désormais acquis leur spécialisation fonctionnelle, change sous l'effet d'une survalorisation de la famille qui se matérialise dans une coupure plus nette entre public et privé. Ainsi, les trois fonctions qui qualifient l'espace intérieur : réception, services, intimité, sont mieux délimitées »⁷

De nos jours il faut que chaque foyer puisse garantir une intimité suffisante à chaque individu qui le compose, même pour ceux qui entre dans le foyer de manière temporaire. Pour Georges, dans le chapitre "vivre ensemble", nous avons vu que son manque d'intimité a créé des conflits internes avec sa sœur et les autres membres du foyer. Il est conseillé « d'aménager un espace commun où tous se retrouvent, un espace pour les enfants, un espace pour les parents, et enfin un espace pour chacun des adultes, afin qu'ils puissent "maintenir leur individualité, sans risquer de la voir engloutie dans l'identité de l'autre ou dans l'identité du couple" »⁸.

6. Susanna Magri, «L'intérieur domestique. Pour une analyse du changement dans les manières d'habiter», Genèses, n° 28 (Étatisations, sous la direction de Jean Leroy, septembre 1997): 146-64. p.155.

7. Magri, « L'intérieur domestique. Pour une analyse du changement dans les manières d'habiter », p.154.

8. Mona Chollet, *Chez soi: une odyssée de l'espace domestique* (Paris: La Découverte, 2015 - 2016),p.265.

« On peut imaginer sans peine un appartement dont la disposition reposerait, non plus sur des activités quotidiennes, mais sur des fonctions de relations : [...] les grands appartements bourgeois de fin de siècle: suite de salons en enfilade, commandée par un grand vestibule, et dont la spécification s'appuie sur des variations minimales tournant toutes autour de la notion de réception : grand salon, petit salon, bureau de Monsieur, boudoir de Madame, fumoir, bibliothèque, billard, etc.»⁹

Cette fonction de relations dont nous parle Georges Perec n'est pas anodine. Elle nous parle d'espaces particuliers qui tournent autour de l'invité, du rassemblement. Les entretiens effectués nous ont d'ailleurs permis de voir que la plupart des individus choisissent leurs logements en fonctions des autres. Ils veulent pouvoir passer du temps ensemble lors d'un repas sans être laissés pour compte dans une cuisine fermée ou encore d'autres préfèrent celle-ci close pour garder une intimité lors de la préparation du repas. Les frontières, lors de réceptions, changent. Un logement que l'on qualifierait de privé, à contrario de l'extérieur dit public, se mue en un espace semi-privé. Les limites entre les membres du foyer et l'extérieur s'atténuent pour pouvoir laisser place à des espaces que l'on pourrait définir comme "public-temporaire" lors de réunion entre amis/familles/collègues. Si on parle de réception dans ce cas on retrouve également une notion "d'intimité conviée" qui s'installe dans les logements, qui englobe tous les espaces intimes de ces derniers qui ont été aménagés pour les invités, tel que la chambre d'amis. « La place éminente accordée à la propriété privée tient en grande partie à sa capacité, [...] à assurer et maintenir l'autonomie de l'individu. »¹⁰

9. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Collection l'espace critique (Paris: Éd. Galilée, 2010), p.63-64.

10. Marc Breviglieri, Luca Pattaroni et Joan Stavo-Debaug, «Les choses dues propriétés, hospitalités et responsabilités ethnographie des parties communes de squats militants», Rapport à la Direction de l'architecture et du patrimoine, Mission à l'ethnologie, (octobre 2004). p.59.

L'organisations

Dans tous les foyers et leur quartier il faut pouvoir distinguer différents niveaux de participations : gestion de l'immeuble, du logement, des parties communes extérieures ou intérieures, entraide entre voisins proches ou voisinage entier... Dans le cas de la cohabitation, cette gestion quotidienne « peut varier largement en fonction du degré d'intégration choisie par les habitants, depuis l'entretien des parties communes (jardin, chambre d'ami, studio d'enregistrement, salle de bricolage, etc.) jusqu'à la préparation de certains repas , de façon plus ou moins régulière. »¹¹ Le squat démontre de manière très générale tous les types de relations et d'organisations qui composent un foyer. Ils partent du plus intime qui est celui du lit, aux plus ouverts qui sont les espaces extérieurs, en passant par le privé de la chambre, des communs de type public, jusqu'à des espaces qui changent de privé à public ou vice versa.

11. Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue*, p.57.

« Ne pas avoir besoin de gagner beaucoup d'argent et disposer de son temps permet de prendre à bras-le-corps son habitat en procédant à tous les travaux nécessaires : passer six mois "hors du monde" à aménager une salle de concert dans la cave, déblayer des tonnes de gravats, abattre des murs, refaire l'installation électrique et la plomberie, créer une cuisine ou une salle de bains... »¹² En se plongeant ensemble dans la modification de leurs *habitations*, les occupants acquièrent ainsi un degré de maîtrise de leur environnement qu'il est rare d'observer dans d'autres foyers. Leurs manières de fonctionner et de prendre en compte tous les facteurs et toutes les envies de chacun. Ainsi le squat illustre bien le mot "habitare", défini dans l'introduction, et qui représente à la fois l'*habité*, l'*habitations* et l'*habitat*. Ils

12. Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, p.343.

conçoivent ensemble leur environnement *habité*, un lieu où l'*habitat* est indissociable de l'individu.

Ils délimitent eux même les frontières privées et publiques en ne s'imposant que peu de limites. Contrairement à un *habitat* imposé, construit et immuable, l'environnement du squatteur n'est pas régi par les règles de la société mais celle de la communauté. « Il suffit de rassembler un petit groupe et d'être prêt à se retrousser les manches pour investir un lieu et commencer à vivre selon ses désirs, là, tout de suite, indépendamment de sa situation économique - alors que l'habitat participatif implique à la fois quelques années de patience, un minimum de moyens financiers et, le plus souvent, le recours aux services d'un architecte. »¹³

13. Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, p.342.



CONSOMMATION

CYCLE D'*HABITAT*

«Je rêve de la société entièrement nouvelle qui naîtrait si l'on parvenait à pulvériser ce cloisonnement, et à faire sortir de la sphère consumériste la conviction que nous méritons des vies dignes de ce nom.»

Monat Chollet, 2016

Vie de l'*Habitat*

Dans les trois premiers chapitres de l'individualité, il a été défini que l'édification d'un abri est un fait technique commun à l'homme et à l'animal, qui cherchent à réunir les conditions favorables à leurs existences dans un territoire délimité. « À la différence de l'habitat animal, celui de l'homme n'est pas immuable dans le temps ni dans l'espace. Il est en partie lié à l'environnement naturel, mais il dépend surtout d'une représentation du monde, que révèle plus l'organisation de l'espace que les techniques et les matériaux utilisés. »¹ Des liens ont également été faits entre l'*Habitat* et l'*habité* à travers les abris préhistoriques ou encore la représentation de la cabane primitive de Marc-Antoine Laugier qui nous a permis de dissocier le verbe du nom. Amos Rapoport souligne qu'« étant donné un certain climat la possibilité de se procurer certains matériaux, et les contraintes et les moyens d'un certain niveau technique, ce qui décide finalement de la forme d'une habitation et modèle les espaces et leurs relations, c'est la vision qu'un peuple a de la vie idéale. »²

Si on reprend l'analogie avec les animaux, les déplacements entrepris par ceux-ci dans leur milieu, reflètent les ressources conditionnant leur survie dans ce milieu. Les conditions climatiques, la végétation ou la présence de prédateurs jouent ainsi un rôle très important pour les environnements de la plupart des animaux sauvages. Rapoport fait la distinction entre la manière de bâtir traditionnelle, l'architecture, influencée de diverses manières par l'environnement naturel dans toutes les parties du monde et l'*Habitat* qui est originellement indissociable du mode de vie d'une société. « Il traduit les habitudes culturelles, le type de relations sociales et le

1. AXIS: l'univers documentaire Hachette, vol. 5, peinture de genre à Ivan le Terrible (Vanves: Livre de Paris : Hachette, 1994), p.178.
2. Luca Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme » Conférences lors du cours de sociologie et du superstudio B à L'EPFL, Lausanne, Suisse, 13 octobre 2020.

3. Pattaroni, « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme »

4. AXIS: l'univers documentaire Hachette, vol. 5, p.180.

mode de pensée d'un groupe humain de manière apparente, mais aussi symbolique.»³ La religion est un des facteurs importants qui a conduit les civilisations préindustrielles à se développer d'une manière et non d'une autre. « L'influence de l'image cosmique est particulièrement omniprésente en Afrique, où le sacré se reflète aussi dans l'habitat.»⁴ Par exemple les Zoulous, peuples d'Afrique australe, hiérarchisent leurs habitats selon le cycle du soleil et les construisent selon leur croyance que le cercle est la forme parfaite qui attire les bénédictions du ciel. Le dôme du chef étant placé à l'endroit où les premiers rayons du soleil se posent, permet de dater précisément le moment durant lequel le village a été bâti. Un autre facteur de l'évolution du logement englobe « Les croyances et les pratiques entourant les activités élémentaires de la vie quotidienne (manger, dormir...) »⁴.

En Europe par exemple le rôle spécifique de chaque membre de la famille, ainsi que leur sexe, définissaient l'emplacement qu'ils devaient prendre autour de la table. On peut aussi parler de l'organisation Zen des logements chinois qui, dans leurs cultures, portaient une grande importance à la médecine traditionnelle et le flux des forces. Ou encore, un facteur essentiel qui est celui de la composition du ménage de base où le rapport et le rôle entre les hommes et les femmes dans la maisonnée a grandement influencé la notion d'intimité et donc la typologie des logements. Dans certains peuples « les hommes et les femmes ont des maisons complètement séparées : un homme habitant dans le quartier de son lignage voit fréquemment sa femme habiter à l'autre bout du village [...] »⁵. Les *Habitat* se développent suivant les évolutions des croyances techniques, rapports, cultures des différentes sociétés.

5. AXIS: l'univers documentaire Hachette, vol. 5, peinture de genre à Ivan le Terrible, p.184.

En Occident, le mouvement moderne qui est apparu dû aux changements techniques, sociaux et culturels liés à la révolution industrielle, a apporté avec lui de nouveaux logements tournés vers l'industrialisme, la nature et le fonctionnalisme en proposant des prototypes collectifs et des plans idéaux de villes entières. Cette manière de concevoir l'architecture par fonction en concevant des typologies, comme si tous les êtres humains étaient semblables et restaient inchangés de leur vie à leur mort, est plus ou moins toujours d'actualité. Pourtant nous sommes entrés dans une nouvelle phase de la modernité, une société de consommation où, selon le terme de Zygmunt Bauman, "La modernité liquide"⁶, c'est l'ère du "tout jetable" qui permet de "jeter" tout ce qui est "ancien" nous permettant de nous procurer les derniers "produits à la mode".

6. Zygmunt Bauman et Laurent Rosson, *La vie liquide* (Paris: Pluriel, 2013).

La vie que l'on connaît et qui se manifeste dans le travail, l'affectif, les loisirs, la famille ou encore dans la culture y est esclave du temps. Les produits doivent rapidement disparaître, pour pouvoir laisser la place à des technologies plus récentes et notre mode de vie se fait selon de nouveaux principes de conception, production, consommation. On est arrivé à l'époque du jetable, ce qui permet d'acquérir toujours plus de nouvelles choses et d'être «à la page». Cette société de consommation c'est accélérée avec la révolution industrielle, mais elle n'en est pas la source. Les hommes ont perdu l'essence même de leur *Habitat*, ils se sont éloignés de plus en plus des abris premiers relatifs à tout être vivant qu'il soit végétal ou animal. « Porter le regard vers l'habitation des animaux, c'est également voir au-delà des ressources épuisables mises au jour par une économie axée sur leur exploitation marchande. Pour tout être vivant qui partage

7. Caroline Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue* (Paris: Décisions Durables Editions, 2015), p.130

les valeurs de l'habitation, la nature et les animaux se révèlent respectivement en tant que diversité d'habitats et en tant qu'habitants. L'oubli de cette perspective a été rendu possible par une hiérarchie établie dans la culture occidentale entre "l'Homme" et l'ensemble des autres animaux, "l'Animal". »⁷

Nous sommes, malheureusement, mal armés pour assumer à quel point la société liquide nous affecte dans notre cadre de vie, car nous ne faisons que de "suivre le mouvement". Ces changements, qui pour toute une génération semblent normaux, influencent nos manières d'*habité*, notre environnement social et culturel et jusqu'à notre langage.

Les prémices

La sédentarisation de l'homme s'est faite relativement tard. On a retrouvé des évidences archéologiques du cheminement vers la vie sédentaire dans le proche orient, « datant de 18 000 à 8 000 ans avant J.-C. »⁸ Des sites semi-permanents ont été retrouvés à proximité de points d'eau où la végétation y était abondante et la nourriture à profusion, pouvant garantir une certaine stabilité. On comprend, ainsi, que l'étape vers la sédentarisation n'est pas un résultat de l'agriculture, mais celui du commencement de la domestication de la nature par la maximisation de l'utilisation du climat en leur faveur. « Au Japon, par exemple, les ressources abondantes de la forêt et de la mer ont permis aux cultures Jomon de construire d'importantes habitations 8 000 ans avant que la riziculture humide ne devienne la base de l'économie, mais après la récolte, il fallait stocker les aliments et de gros objets pour les transformer. »⁹

Les *habitations* sont devenues de plus en plus importantes et enracinées alors même que les humains dépendaient davantage des aliments collectés de manière intensive que de l'agriculture. Cette accumulation d'aliments et d'objets dans les maisons a accéléré l'avancement vers la sédentarisation, amenant petit à petit les hommes à revoir leur mode de vie jusque dans l'agencement et la forme de leurs maisons. L'un des éléments les plus fondamentaux caractérisant l'évolution de l'architecture au cours de la sédentarisation humaine est la transition du plan rond au plan rectangulaire et les prémices de ce que l'on pourrait appeler la géométrie. Cette croissance rapide des structures rectangulaires est « visible comme un processus graduel s'étendant sur le 7^e millénaire av. J.-C. ».¹⁰ Le plan circulaire était

8. Jerry D. Moore, *The Prehistory of Home* (Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2012), p.35.

9. *Idem.*

10. Marcin Białowarczuk, *from circle to rectangle: evolution of the architectural plan in the early neolithic in the middle east* (Polish Archaeology in the Mediterranean 25, 2016).

bien évidemment plus simple à concevoir, car découlant d'une forme naturelle et il pouvait aisément être tracé à la main ; malheureusement cette forme ne permet pas l'optimisation de l'espace. Dans le processus de sédentarisation et d'accumulation de bien, l'espace devient crucial et c'est l'une des raisons pour laquelle le plan rectangulaire s'est établi comme la meilleure solution. Cette transformation progressive, en formes géométriques modulaires abstraites régulières, semble avoir été la dernière étape d'efforts intensifs pour agrandir la surface utile et l'exploiter de la manière la plus efficace possible. Cette façon de vivre est remarquée dans l'un des sites le plus connus Çayönü¹¹ qui propose des "cells-plan", bâtiments à plan cellulaire. On observe que la base en pierre des bâtiments servait comme fondation et probablement permettait la sauvegarde et la conservation des biens, alors que le haut de la maison était en matériaux plus périssables. Ce site, ayant évolué continuellement en plusieurs phases, nous démontre donc que l'évolution des maisons dans leur organisation, changements de matériaux et de formes, est effectuée pour la conservation des surplus accumulés durant l'année.

11. Çayönü trouve au bord du Bogāzçay, affluent du Tigre, à 7km au sud-ouest d'Ergani, dans la région de Diarbakir. C'est l'un des plus anciens villages connus de l'Anatolie (9'500-9'000 B.P.) On l'y retrouve des traces de trois époques culturelles : Néolithique précéramique, Chalcolithique et Bronze Ancien.

Les bâtiments rectangulaires donnent naissance à un principe clair de la propriété. Accumulation de surplus communaux ou privés, accroissant la dépendance vis-à-vis de l'agriculture. La maison devient également un symbole de niveau social, amenant avec elle les conflits sociaux qui lui sont propres. James S. Slotkin affirme que lorsque des populations « [...] cessèrent de s'endormir sous le premier arbre, ou dans la première grotte qui leur offrait un abri ; ils inventèrent plusieurs sortes d'outils en pierres dures et tranchantes [...] ils firent ensuite des huttes avec des branches [...] C'est l'époque de la

première révolution, qui établit et distingue les familles, et introduit toutes sortes de propriétés, elles-mêmes sources de mille querelles et conflits.»¹²

Effectivement, la construction des maisons a rapidement été effectuée par les hommes forts de la tribu, au contraire les hommes faibles se contentaient d'imiter. Ce fait, jumelé à l'appropriation des biens et l'avènement de l'agriculture, a amené à une hiérarchisation aux seins même du village. Des monuments communs ont émergés pour réduire ces conflits et mettre en place un pied d'égalité et des règles de vie. Les premières bâtisses communes importantes sont les locaux de stockage pour la nourriture et surtout les céréales, aliments qui ne dépérissent pas facilement. Ces bâtiments ont une fonction prédominante dans la survie du peuple et de ce fait, celui qui est en charge des stocks, est considéré comme étant la personne la plus puissante du village. À ce stade on ne peut pas encore parler d'État, mais peut-être du commencement de sa transition en une abstraction de la méga machine humaine. On ne peut pas encore parler d'agriculture à ce moment, mais plutôt de plantation de céréales sauvages¹³ et de ce fait le stock était uniquement effectué au cas où les ressources sauvages se feraient rares. Ce grenier est donc réparti durant les périodes de pénurie de manière équivalente. On est aux prémices de ce qui deviendra plus tard la consommation, ce que l'on peut nommer l'accumulation. Les denrées deviendront des produits, les locaux de stockage des magasins et la nature des industries basées sur le profit.

12. James S. Slotkin, *Readings in Early Anthropology* (Psychology Press, 2004), p.329.

13. Une réponse commune a été que les céréales peuvent être récoltées, battues et stockées dans un grenier pendant plusieurs années et représentent un stock dense d'amidons et de protéines si, par hasard, il y a une pénurie soudaine de ressources sauvages.

Le produit de la société liquide

Dans la société actuelle, l'*Habitat* ne représente plus « un lieu spécialement *habité* par une espèce végétale, on l'applique aussi aux animaux et à l'homme considérés selon les diverses races. »¹⁴ Maintenant, l'*habitat*, dont il est question, est devenu un produit de consommation propre à l'être humain. L'homme de la "modernité liquide" change selon ses envies, il a acquis une telle existence que ses besoins primaires deviennent des acquis. Zygmunt Bauman prétend que les nouvelles questions sur l'évolution du monde se font au détriment de nos décisions, nos positions, et de nos responsabilités au bénéfice du changement et de la nouveauté : « À l'état liquide, rien n'a de forme fixe, tout peut changer. »¹⁵

La substance liquide se distingue par un volume propre et il ne possède pas de forme propre. Il est parfaitement déformable de l'attachement des molécules très faibles qui le compose et s'adapte à n'importe quel contenant ou à n'importe quel changement aussi infime soit-il. Contrairement à lui, le solide est un état de la matière caractérisé par l'absence de liberté entre les molécules et il nécessite un très grand effort pour être déformé. Cette métaphore faite entre le liquide est l'homme nous amène à l'idée que l'homme n'est pas constant, il est devenu vulnérable à tous changements. « Se projeter à long terme est un exercice difficile et peut de surcroît s'avérer périlleux, dès lors que l'on craint que les engagements à long terme ne restreignent sa liberté future de choix. »¹⁶ On va dès lors prendre des modèles qui guideront nos choix, il peut s'agir de personnages célèbres, de normes conçues par la société ou encore de tendances créées par les entreprises de consommations. L'important n'est plus de vivre, mais d'être "dans le coup". « Les

14. Émile Littré, « Dictionnaire de la langue française », Paris, L. Hachette, 1873-1874. Version électronique créée par François Gannaz. <http://www.littre.org>

15. Bauman, *La vie liquide*, A propos.

16. Bauman, *La vie liquide*, p.10.

êtres humains sont tous, depuis toujours, des consommateurs, et le rapport de l'homme à la consommation n'a rien de nouveau. Il précède certainement l'avènement de la variété "liquide" de la modernité. Ses antécédents remontent à des temps assez distants de la naissance du consumérisme contemporain. Il est donc très insuffisant, et au final trompeur, de se contenter d'examiner la logique de la consommation (activité toujours complètement individuelle, solitaire même lorsqu'elle est accomplie en compagnie d'autrui) pour comprendre le phénomène du consommateur actuel. Il est au contraire nécessaire de se concentrer sur une vraie nouveauté qui est essentiellement de nature sociale, et ensuite de nature psychologique ou comportementale : la consommation individuelle conduite dans le cadre d'une société de surconsommateurs. »¹⁷

17. Bauman, *La vie liquide*, p.130-131.

Le cycle de vie d'un produit correspond à la durée d'existence d'un objet commercial. Il est généralement illustré comme une série d'étapes qui prennent en compte toutes les activités qui entrent en jeu. Il comporte 6 étapes, de la conception (développement du produit) ou production (extraction et récolte des matières premières) jusqu'au déclin final de ce produit qui finit généralement par son élimination définitive d'un marché. Il passe par la fabrication, l'emballage, le transport, la consommation par les ménages et les industries de recyclage ou d'élimination. La phase de conception permet de définir l'idée, le concept et la typologie du bien ou du service ainsi que les matières premières nécessaires. La phase de recherche consiste en des études de marchés permettant de comprendre l'environnement du produit ou/et son seuil de rentabilité. La phase de lancement, soit l'introduction du produit sur le marché.

On démarre les ventes et on génère généralement des pertes dues aux actions de communication. La phase de croissance où l'on remarque une accélération des ventes qui permet à l'entreprise de générer des profits. C'est l'étape la plus stratégique du processus consistant à revoir sa méthodologie. La phase de maturité avec un taux d'utilisation du produit qui se trouve à son maximum et permet de retarder l'étape du déclin. Cette étape peut durer très longtemps. La phase du déclin représente tout simplement la fin de cycle du produit. On le remarque souvent dû à une diminution significative des ventes.

18. Peter Gay, *The Enlightenment: An Interpretation*, vol.2: Science of Freedom, (Wildwood House, 1973) p.3 cité par Bauman, *La vie liquide*, p.135.

19. Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue*, p.55.

20. Bauman, *La vie liquide*, p.136.

« Il nous faut des choses à consommer, à consommer, à user, à remplacer et à rejeter à un rythme toujours plus effréné. »¹⁸ La durée d'existence du bâti permet aux hommes d'expérimenter ces caractéristiques matérielles et symboliques, mais pas de le "consumer". La relation espace-temps constitue un processus dialectique entre forme spatiale et forme sociale, entre continuité et changement, entre permanence et flexibilité. « Face au rejet de l'uniformisation entraînée par la standardisation des produits, de nombreuses industries ont opté pour la personnalisation. »¹⁹ On retrouve énormément de produits dont la qualité a diminué et la production a considérablement augmenté. La durée de vie s'est adaptée au mode de consommation actuel. « Les vêtements que l'on porte sont un moyen plus opportun et plus confortable de suivre la marche rapide de notre époque que tout ce que nous pouvons faire à notre corps. Les choses que l'on met (pour les enlever et les jeter aussitôt après, naturellement) peuvent véritablement se suivre/déplacer/remplacer les unes les autres à un rythme effréné. »²⁰ Ils permettent d'affirmer une personnalité, de suivre les saisons, d'exprimer son humeur du moment ou encore

de simplement suivre la mode et d'éviter le "regard" des autres. Un autre exemple pertinent, dont la durée de vie s'est largement raccourcie durant ces dernières années est le téléphone mobile. Non seulement ce dernier à un cycle de vie très réduit, mais, dès 2007 et l'apparition de l'iPhone, il a aussi cannibalisé d'autres produits tels qu'appareils photos, réveils, agendas papier, téléphones fixes, etc. Les téléphones intelligents d'aujourd'hui permettent d'acheter plus rapidement, de se détendre sur les réseaux sociaux, d'avoir accès rapidement aux informations du monde entier et bien sûr de communiquer. De plus l'offre continuellement challengée entre les fabricants pousse les consommateurs à vouloir toujours plus, plus rapide, plus de stockage, plus fin, plus grand, plus tendance. Les produits sont jetés avant que leur réel cycle de vie se termine. La société et son environnement s'est modifiée selon la politique de la consommation. Mais quand est-il de l'*Habitat*?

Le produit de consommation

L'*Habitat*, contrairement à la majorité des biens de consommation, évolue seulement selon les besoins des individus, mais pas selon la société de consommation au sens large, qualifier l'*Habitat* d'un produit devient un exercice périlleux car il ne suit pas le cycle de vie tel que défini auparavant. Nous avons démontré, dans les chapitres précédents qu'au départ l'*habité*, l'*habitations* et l'*Habitat*, étaient indissociables ; ensemble ils formaient un tout – représenté par la cabane primitive de Laugier ou encore les cells-plans de la cité de Çayönü. Aujourd'hui, on les traite que comme des entités uniques et indépendantes de chacune.

C'est pourquoi, le cycle d'*Habitat* d'aujourd'hui ne suit pas le même rythme que les *cycles de l'habité* et de l'*habitations*. Ce bien, qui nous sert à nous loger, ne correspond pas à notre rythme de consommation, d'utilisation. Sa fonction première, par analogie au téléphone, dont la seule fonction n'est de loin plus de téléphoner, n'a donc pas véritablement changé. Il est évident que des changements ont tout de même eu lieu. Comme pour le téléphone fixe, qui est passé du mur à la table, d'un système de cadran rotatif à un système de touche, mais l'*Habitat*, quant à lui, est une marchandise qui n'a pas su créer de besoin comme le téléphone devenu portable. Au final, le smartphone n'évolue pas pour assouvir un besoin mais pour créer un besoin. Le logement ne fait que d'assouvir les besoins primaires. Il est resté sous forme de "machine à habiter" que la révolution industrielle et l'architecture moderne avait conçu. Il n'a pas su devenir "liquide" comme nous l'explique Zygmunt Baumann : « L'expansion des modèles de consommation à tous les aspects et à toutes les activités de la vie

pourrait constituer un effet secondaire imprévu (comme résultant d'une faute d'inattention) de la "marketisation" omniprésente et envahissante des processus de vie. »²¹ Le consommateur n'a de liberté que celle qu'on lui impose. La durée de vie d'un immeuble nous est imposée quasiment à l'infini. Les logements d'aujourd'hui sont composés de vieux immeubles conçus selon le mode de vie d'autrefois, de villas ou maisons individuelles construits selon nos besoins du moment ou encore une dernière catégorie qui est celle de logements construits par d'autre pour subvenir aux besoins immédiats des consommateurs, pour qui l'on développe des agencements en série, entassés dans une enveloppe artificielle au bénéfice du profit. Ces logements vieilliront et seront toujours reutilisés, comme nos vieux immeubles d'aujourd'hui. C'est une forme de recyclage perpétuel qui ne subit que peu de transformations et fini par ne plus être adapté aux besoins de la société.

Aujourd'hui encore, on cherche à mettre toujours plus dans plus petit en respectant ce que la société appelle les "normes d'habitations". Ces normes, propres à chaque pays, fournissent des ordonnances qui définissent, par exemple, le minimum de surface nette habitable, le nombre et la dimension des pièces (programme) ou encore l'aménagement de la cuisine. « L'habitat, dans un ensemble collectif ou une maison individuelle, en location ou en propriété, correspond à tant de mètres carrés, il s'agit d'une "cellule", d'un T2, d'un loft, peu importe la norme de référence, elle est délimitée par des murs, possède une porte d'entrée et ses usages sont d'ordre privé. »²² Les normes règlent nos logements selon la demande, les besoins des consommateurs, sans prendre en compte réellement l'*habité*. La société ne fournit plus

21. Bauman, *La vie liquide*, p.140.

22. Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter », Ce que parler veut dire..., Caisse nationale d'allocations familiales, n° 123 (2005): 48-54.

que des produits habitables. Or, l'*Habitat* en tant qu'environnement ne devrait plus être qu'un abri mais un produit que l'on devrait pouvoir s'approprier. « On n'a pas le droit d'habiter sa maison, sous peine de se heurter à une censure immédiate. On n'a le droit que de la consommer. On retrouve là le double standard moral dont notre société est prisonnière : dureté envers soi-même, exigence de rendement, mortification et sacrifice dans la plupart des domaines de la vie ; satisfaction immédiate de tous les désirs, réconfort et consolation dans le seul domaine de la consommation. »²³

23. Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique* (Paris : La Découverte, 2015-2016), p.31.

Aujourd'hui, le consommateur revendique de plus en plus le moyen de s'échapper de cette uniformisation voulue par l'industrialisation. Même si nos logements ne sont rien de plus que des "coques vides", ils donnent au consommateur une forme de liberté de les investir de l'intérieur. Un privilège qui lui fait croire qu'il est différents des autres et ceci même si on lui impose le cadre à décorer. Ce subterfuge psychologique a probablement permis aux logements de se distancier des autres biens de consommation et de ne pas obéir aux mêmes lois de commercialisation. Il n'en reste pas moins que « tout ce que touche le marché se transforme en marchandise de consommation ; y compris les choses qui tentent d'échapper à son emprise, et jusqu'au moyens mis en œuvre pour le faire. »²⁴ En ce qui concerne le logement ceci se traduit par des déménagements "consommés" non pas par envie mais par obligation, pour répondre à nos besoins qui évoluent dans notre vie. Il faudrait que l'*Habitat* devienne un véritable produit, obéissant aux mêmes lois de marchandisation pour enfin répondre aux besoins véritables des consommateurs.

24. Bauman, *La vie liquide*, p.142.



CONSOMMATION

HABITÉ L'HABITAT

L'habitat de tout être vivant, est d'abord perçu comme un environnement enfermé dans un espace que l'on a conçu. L'homme, depuis qu'il a commencé à fabriquer des abris, a conçu son environnement personnel, propre à la conception de l'*habité* de celui qui l'a fabriqué. L'*Habitat* est un tableau blanc qui donne libre court à notre imagination. On peut en avoir un ou plusieurs, dans le cas de résidences secondaires. Tout être vivant doit réussir à s'approprier son milieu pour que l'on puisse le considérer comme son *habité*.

Appropriation

« Je customisais tous mes meubles. Par exemple, je prenais des meubles de ma mère que je trouvais kitch et je les re-décorais. J'avais fait la cuisine en rouge aussi, j'avais besoin de vie. J'avais besoin de m'approprier mon logement. » Dans chacun de ses logements Coralie refaisait des petites choses. Elle prenait soin de changer les sols en parquets, une matière qu'elle apprécie particulièrement. Elle tenait à s'approprier la maison avec de beaux matériaux. « J'aimais ressentir une certaine énergie dans l'appartement où je vivais, une qui me représentait. » L'appropriation à travers la transformation est ce que nous propose Coralie. Une manière pour elle de montrer son investissement dans le logement. Qu'il s'agisse de peinture ou encore de matériaux, on retrouve une forme de changement dans l'*Habitat*. L'environnement, qui de base était construit pour quelqu'un et par quelqu'un en particulier, se métamorphose au travers de cette manière d'appropriation pour plaire à l'être vivant actuel qui l'investit. Jean nous dit: «Ça m'est égal si je n'ai pas de meubles à moi. Pour moi, à partir du moment où la peinture a été refaite je me sens chez moi. Je veux avec ce procédé éradiquer toutes les traces des personnes précédentes. Si tout d'un coup je devais me retrouver dans la maison toute seule, pour une quelconque raison, je me débarrasserais de tout car je n'y tiens pas vraiment. Pour moi le but c'est d'avoir chaud, d'avoir un toit sur la tête. La seule chose que je ferais, c'est refaire la peinture pour recommencer un nouveau chapitre.»

«Moi dès que je posais mes affaires j'étais chez moi. Pas forcément des meubles mais surtout mes habits et ma guitare. Je pouvais facilement voir un logement comme étant le mien par le simple fait d'y





dormir.» Comme Laurent le fait remarquer, des accessoires peuvent facilement nous donner un sentiment de chez soi. Les objets personnels ont un lien très fort avec l'*habité* car c'est ce qui en fait notre « chez soi ». Contrairement aux meubles, nous pouvons transporter plus facilement les objets, les collectionner ou encore les échanger. Ils sont également liés aux souvenirs, ils sont précieux. Même si cela peut être aussi le cas pour un meuble, ce souvenir est généralement moins précis, on ne se souvient pas forcément d'où il vient. L'objet est fragile, il se détériore rapidement lorsque on l'oublie et il se perd plus facilement. D'ailleurs, Georges nous avoue ne pas aimer les d  m  nements pour cette raison. « Je n'aime pas les d  m  nements, je perds toujours des affaires. Quand je m'installe avec ma compagne, je fais revenir mes affaires par cargos et j'en perds la moitié. Je ne les ai jamais retrouvés. La seule chose qui me faisait me sentir chez moi c'était mes disques et films. Donc les perdres m'énerve beaucoup ».

« Je dois dire que je ne pense pas m'approprier vraiment un appartement de manière particulière, par contre j'aime le changement et la propreté. Suivant mon humeur ou les saisons je décore et réaménage mon appartement d'une autre manière. Je refais également les peintures régulièrement ; pas vraiment pour changer la couleur mais plus pour effacer les traces que les gens ont laissés à force de se frotter au mur. Par exemple, je viens de déménager ma chambre dans celle de ma fille et j'ai repeint tous les murs pour avoir la sensation que personne n'y a vécu. » Sandrine a une manière particulière de s'appropri  r son appartement, elle le fait évoluer pour qu'il se conforme à son humeur ou encore aux saisons qui passent. Cette manière de faire n'est pas inha-

bituelle. On le remarque, la plupart du temps, dans les logements déjà meublés. Concrètement, lorsque des individus investissent de manière temporaire un logement meublé, ils ont tendance à redisposer les meubles et autres aménagements pour que la disposition convienne à leur manière d'*habité*. Georges qui a dû vivre dans un appartements meublé quelque mois confirme ce concept d'appropriation par le changement de la disposition intérieure.

« J'avais trouvé un meuble dans l'ancienne imprimerie d'Aubonne. Il était d'abord dans la salle de bricolage de la maison, car il n'y avait pas de place ailleurs. Mais déjà à ce moment il occupait une place particulière dans ma tête. J'ai toujours voulu faire en sorte qu'il ait une place importante dans la maison. Plus tard, après avoir déménagé, j'ai enfin pu le mettre dans le salon. De toute manière je me suis toujours dit que si je n'avais réellement pas la place pour le garder je le détruirais. Un peu du genre si je ne peux pas l'avoir personne ne le pourra. » Elizabeth, nous parle d'un énorme meuble servant à classer des papiers d'imprimeurs. Il est vrai que les meubles sont les éléments les plus compliqués à transporter lors d'un déménagement. Lourds, encombrant, ils forment pourtant l'essentiel de notre *Habitat*. C'est eux qui permettent de donner vie à un environnement construit. Ils décident de quelle manière est employé un espace et définissent sa fonction.

Si certaines personnes apprécient le changement ou aiment recommencer avec de nouveaux meubles dans chaque nouveau logement, certains préfèrent garder leurs anciens meubles. Pour eux les meubles qui les suivent, durant plusieurs déménagements, leurs permettent de s'approprier leur environnement. Il se peut





également, comme un objet, qu'ils soient liés à des souvenirs d'enfance, mais qu'évidemment on ne peut pas utiliser ou reprendre tout de suite. Ils sont mis en attente de nos futurs cycles de vie. Tabata s'est retrouvée dans ce cas. « Lorsque j'étais enfant, j'aimais énormément les canapés en cuir noir qu'il y avait chez mes parents. Après qu'ils aient divorcés, mon père les a gardés et les a déménagés plusieurs fois. C'est quand ils ont voulu changer de canapé avec sa nouvelle compagne, que je lui ai demandé de me les garder. Et, lorsque j'ai emménagé avec mon copain, je les ai récupérés. Ça me faisait mon chez moi. Après, c'est vrai que j'avais pris d'autres meubles de mes parents pour éviter d'en racheter. Mais ceux-là étaient particuliers, ils me rappelaient la maison. »

Résidence secondaire

Le logement secondaire est un environnement que l'on occupe chaque année de manière temporaire. Il permet de se retrouver, quelques jours par an, dans un autre environnement sans pour autant être chez quelqu'un d'autre. En effet, on comprend, d'après les entretiens, que la résidence secondaire est un deuxième *habité*, il n'est pas emprunté comme dans un hôtel mais il nous appartient. De cette façon, il nous est possible de le consommer à loisir. Même si ces derniers peuvent également changer de manière temporaire, par la re-disposition des meubles ou objets par exemple, pour convenir à notre *habité*, ils ne nous appartiennent pas totalement.

Il est possible de voir une différence d'*habité* entre plusieurs résidences secondaires comme l'explique Claude. « C'est vrai que pour moi le chalet est comme une deuxième maison. On l'utilise en été comme en hiver. On l'a investi, on se l'est approprié en faisant des rénovations et on a toujours des affaires là-bas. On a même un espace au rez-de-chaussée, pour les invités qui a sa propre salle de bain neuve et même sa propre, entrée. Lorsque l'on y va on sait déjà où seront les choses et que l'on aura seulement besoin de faire les courses sans se préoccuper de savoir si les choses dont on a besoin seront là ou non. On pense d'ailleurs faire un agrandissement du salon pour pouvoir avoir plus de place. »

Il parle également d'une deuxième résidence mais qui serait plus utilisée en été. Celle-ci, contrairement au chalet, est utilisée qu'en été et n'a pas la même signification pour lui. « C'est vrai que pour moi à Lanzarote ce n'est pas encore chez moi. Vu qu'on donnait la maison à louer durant certaines périodes, on n'y avait pas fait



grand-chose. Mais peut-être, plus tard, on l'habitera de la même manière que le chalet ». D'après la déclaration que l'on vient de lire, on comprend qu'il y a une différence qui s'installe entre les résidences secondaires. Elle pourrait être due à son accessibilité, à sa saisonnalité ou encore à sa disponibilité.

« C'est vrai que j'ai tendance à aller plus facilement dans mon chalet qui est accessible en voiture que à ma maison d'été où on peut se rendre qu'en avion. C'est plus de préparatifs. Il faut prévoir à l'avance quand on veut y aller ou non. Car il faut acheter les billets d'avion et louer une voiture sur place. » Cette notion de localisation, dont nous parle Karina, est importante lorsque l'on parle de résidence secondaire. Avec un logement secondaire on cherche souvent à changer d'environnement. Le but est de trouver un *Habitat* qui nous convient mais qui ne reflète pas ce que l'on considère comme "la maison". Cependant on l'emploie souvent non seulement pour nos vacances mais aussi pour nos week-ends. Il est vrai que lors de repos de courtes durées, on a tendance à penser à la résidence la moins compliquée d'accès. Pour se reposer pleinement, on choisit d'office le lieu qui nous facilite l'emménagement. C'est-à-dire celui qui nous prend le moins d'effort mental.

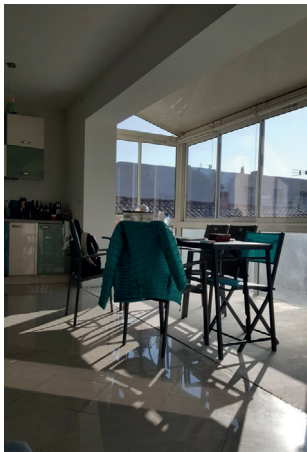


Certaines personnes vont prendre la décision de louer leur résidence secondaire comme Elizabeth « Mon appartement au Portugal, je le loue pour rentabiliser le coût de la résidence. Je compte également m'établir là-bas par la suite. Bien sûr, en attendant, je dois m'organiser annuellement pour y aller. J'indique, une fois par année, quand je le mets à disposition pour la location. Tout le reste du temps c'est moi qui y vais ou mes amis. Par contre, je sais que je ne pourrais pas y aller en haute

saison, c'est-à-dire en été, car je sais que c'est à cette période que je suis certaine de le louer. » Lorsque l'on met à disposition un lieu pour la location, cela demande un temps d'organisation plus grand que s'il n'était pas loué. Cette manière de procéder est utilisée surtout à des fins de rendements. Il ne nécessite pas un moyen financier, mais de louer son propre bien sans frais. De plus il n'est pas forcément possible d'y aller durant la bonne saison. C'est-à-dire la saison la plus agréable pour ce bien. Dans le cas d'Elizabeth, lorsqu'elle y va, elle se retrouve généralement seule dans le complexe car tous les autres appartements sont vides. Si des personnes apprécient le calme et avaient acheté leur bien pour cette raison, l'on ne verra apparaître aucun problème pour y vivre.

Par contre, le fait de ne pas pouvoir disposer de son bien à sa convenance peut amener les personnes qui le possède à le délaisser et à le voir simplement comme un bien d'investissement. Marie a, elle, fait le choix de la résidence saisonnière. Elle y vit de manière équivalente et considère ses deux logements comme étant les siens au même titre que sa maison. « On a acheté quelque chose en France, le premier était un échec total car il était à côté de la voie de chemin de fer. On a vendu et acheté quelque chose dans la même ville. On l'a transformé. À la base il y avait une loggia et on avait deux portes qui menaient à la loggia avec un mur au milieu. Le monsieur qui nous a fait les travaux nous a conseillé d'abattre le mur et maintenant je suis super contente car ça amène énormément de lumière. C'est un truc magique, ça nous agrandit la pièce aussi. Et ensuite, Il y avait aussi une grande salle de bain et on en a fait deux à la place. [...] C'est vraiment chez nous là-bas, on y est durant tout





l'été, au bord de la mer et on peut y aller en voiture. C'est notre deuxième maison avec Thyon. Là-bas on a aussi un appartement d'hiver, il est beaucoup plus cosy. A la base on le louait mais du coup on se sentait plus vraiment chez nous donc on a arrêté. On aime beaucoup le ski, c'est pourquoi on l'a acheté pour arrêter de louer un appartement chaque année au même endroit. »

Les facilitateurs

Les nouveautés qui facilitent la gestion ou l'appropriation du foyer ont toujours été un déclencheur dans le changement de l'*habité* des individus. Par exemple Arnold nous parle du lave-vaisselle. « Là il y avait une machine à laver la vaisselle, c'est la première qu'on a eue, Je m'en rappelle très bien car le locataire d'avant nous avait expliqué comment marchait la machine. Ce n'était pas courant du tout, même dans les appartements neufs. » Malgré le fait que ce soit une invention qui existait déjà elle n'était pas encore implantée dans tous les foyers. Ce produit a changé la manière dont les personnes vivaient. Ils prenaient moins de temps pour les tâches de vaisselle et passaient plus de temps pour eux ou en famille. Sans parler de l'aspirateur, du lave-linge, et bien d'autres appareils ménagers qui ont grandement changé l'emploi du temps des personnes responsables d'un foyer et leur façon d'y vivre.

En matière de facilitateur d'aménagement d'intérieur c'est probablement l'enseigne Ikea qui a le plus favorisé l'avènement d'une nouvelle ère de l'*habité*. Elle a radicalement changé la manière d'appropriation des logements en proposant des produits abordables permettant d'aménager un espace. Ikea était, à l'origine, une petite entreprise suédoise de vente par correspondance sur catalogue, elle a ensuite évolué pour devenir ce qu'elle est maintenant, l'une des marques d'articles d'aménagement intérieur les plus appréciée au monde. De nos jours, on trouve plus de 420 magasins dans 50 marchés différents dans le monde. « Quand je me suis séparé de ma femme je lui ai proposé de venir récupérer quelques meubles, mais quand je suis revenu elle avait tout emporté et ma maison était vide. Je suis donc allé



chez Ikea acheter des meubles tout simples. Ils étaient faciles à trimbaler jusqu'à chez moi et je savais que je n'allais pas rester dans la maison. » Ainsi parle Jean.

Il n'est certainement pas faux d'affirmer que Ikea a révolutionné la manière d'*habité*. Cette enseigne a permis aux individus de tout milieu d'*habité* autrement qu'avec des "cages à pommes" en guise de bibliothèque par exemple, d'ailleurs l'un des produits phare d'Ikea a longtemps été la bibliothèque Billy. Elle a fait en sorte que tout le monde puisse s'approprier convenablement un lieu sans devoir y mettre énormément de moyens ni financiers, ni logistiques. Le concept d'Ikea repose sur le libre-service de la grande distribution et sur le meuble en kit, emballé depuis 1956 dans un « paquet plat », moins cher à produire et à transporter et plus simple pour le client à rapporter lui-même à son domicile. Il est facile d'accès et approprié pour toutes les sortes d'*habité* qui suivent la tendance. D'ailleurs, l'enseigne emploie des sociologues qui étudient la manière de se loger des habitants afin de leur proposer une gamme d'ameublements et d'accessoires qui répondent à leurs besoins, voir créent de nouveaux besoins. L'idée première d'Ikea était de proposer des meubles indémodables, pratiques et accessibles pour tous. Pendant longtemps Ikea était aussi une référence en matière de localisation en Suisse romande. Sandrine demande à son conjoint où se trouve Aubonne et il lui répond que c'est dans la même région qu'Ikea « Je me suis dit "oui je connais" car avec ma grand-mère j'y allais très souvent pour voir les nouveautés ». De plus le magasin est conçu (et ceci dans toutes les succursales) comme un labyrinthe, malgré quelques raccourci, les clients se voient contraints de suivre un parcours dans le magasin, qui les oblige à découvrir



l'ensemble des produits mis en situation pour susciter l'achat impulsif, stimuler l'imagination. Il est d'ailleurs un des premiers magasins qui propose toutes sortes de services pour prolonger la visite des acheteurs. Ils ont effectivement implanté dans chaque magasin un restaurant qui sert des plats suédois, ainsi qu'une boutique alimentaire qui permet d'acheter des produits typiques. Certains magasins proposent même une garderie pour les enfants. Coralie déclare que « on a acheté des meubles dans les débuts des Ikea. J'aimais bien y aller car c'était fun et ils proposaient en plus des meubles faciles à monter et des ustensiles de cuisine, tout une gamme de produit ludique. »

Avec Ikea, où que vous soyez dans le monde, le parcours d'achat est identique. Une fois dans le magasin, à part quelques détails comme la langue ou certains produits très spécifiques aux marchés, il vous est impossible de savoir si vous êtes à Paris, Pékin ou Aubonne. Elizabeth nous confirme ceci par l'expérience qu'elle a vécu à Pékin, Lisbonne et Brisbane. «Ikea c'est rassurant car tu sais toujours où sont les choses que tu cherches, c'est plus rapide et chez Ikea on est chez soi. Je suis un peu chez moi.»



CONSOMMATION

À-PROPOS D'EUX

«Ils errent à travers les centres commerciaux, poussés et guidés par un espoir semi-conscient de tomber sur le badge ou le signe d'identité qui saura les mettre à la page [...]»

Zygmunt Bauman, 2013

Prise de possession

L'appropriation d'un bien a pris énormément d'ampleur durant ce siècle car il permet de s'affirmer dans un monde de consommation où l'identité propre n'est pas valorisée. « En soi, l'environnement construit ne constitue qu'un potentiel, car beaucoup de comportements y sont réalisables. L'environnement construit vécu, par contre, perd cette capacité étant donné qu'il résulte de l'expérience individuelle.»¹ L'appropriation est la dernière chose qui nous permet de nous identifier face aux autres. Et dans l'*Habitat* cette appropriation se traduit par une offre décorative - Ikea l'a bien compris - et logistique - l'évolution de la domotique par exemple. «Toute une industrie nous vend de la félicité domestique jusqu'à l'écœurement. Aménager, équiper et décorer sa maison : ces activités sont devenues le dernier refuge, la dernière source de plaisir, de beauté et de fantaisie de millions de gens qui ne croient plus pouvoir trouver le bonheur ailleurs - et qui malheureusement, ont quelques raisons de ne plus le croire.»²

Toute la stratégie consiste aujourd'hui à faire croire au consommateur qu'il a le choix, comme pour le smartphone choix de la couleur, dimensions, applications téléchargées, etc. Mais ce choix n'existe pas dans les *Habitat*. C'est un choix trompeur qui se heurte aux limites des éléments en dur qui créent le logement. D'ailleurs, si l'on observe le marché des logements d'aujourd'hui, les vieux immeubles, conçus selon le mode de vie d'autrefois, tels que les dimensions d'une baignoire, sont toujours existants et personne n'y trouve à redire car aucune offre d'évolution du logement déjà construit n'est proposée au consommateur. Le seul choix qui reste est le déménagement si l'on veut pouvoir satisfaire les be-

1. Roderick J. Lawrence, «L'espace domestique : typologie et vécu », Presses Universitaires de France Cahiers Internationaux de Sociologie, Nouvelle série, Vol. 72, Habiter, produire l'espace (juin 1982): 55-75.
2. Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique* (Paris: La Découverte, (2015 - 2016), p.31.

soins réels (et non créés) d'un ménage qui s'agrandit ou se rapetisse. Nous l'avons d'ailleurs vu dans les interviews. La motivation première d'un changement de lieu est le plus souvent le changement de statut de la personne qui y habite. Ce qui peut parfois conduire à des petits drames comme Lucrèce qui se retrouve aujourd'hui obligée de quitter un appartement où elle a vécu plus de 50 ans parce que ce dernier ne répond plus aux besoins de son âge (pas d'ascenseur, salle de bain inadaptée, trop de chambres,...). Pour Lucrèce, changer d'environnement et quitter son voisinage a été une expérience douloureuse. Au final déménager est devenu une obligation et presque une forme d'addiction, imposée par le manque de flexibilité de l'offre.

« L'appropriation de l'espace consiste en la possibilité de se mouvoir, de se détendre, de posséder, d'agir, de ressentir, d'admirer, de rêver, d'apprendre, de créer suivant ses désirs, ses aspirations, ses projets. Elle correspond à un ensemble de processus psychosociologiques qui se situent dans un rapport sujet-objet (individu ou groupe) qui s'approprie l'espace et les objets disposés autour de lui dans la vie quotidienne. »³ Cette configuration matérielle nous permet donc de nous affirmer dans un monde qui tend à nous dupliquer. La personnalité se reflète dans la manière d'*habité* qui, de nos jours, reste superflue et dissociée de notre *Habitat*. Le décor domestique fonctionne également comme un dispositif socialisateur, qui façonne les dispositions de leurs occupants. Par exemple les photos de voyages interpellent généralement les visiteurs et permettent d'engager la discussion. Au cours des dernières décennies, le logement a ainsi pris une importance croissante dans l'existence sociale des individus et le rôle de la personnalisa-

3. Lawrence, « L'espace domestique : typologie et vécu ».

tion, dans un environnement construit pour d'autres qui n'a pas changé au cours du temps, dans l'organisation des sociabilités qui s'est renforcée. « Notre regard parcourt l'espace et nous donne l'illusion du relief et de la distance. C'est ainsi que nous construisons l'espace : avec un haut et un bas, une gauche et une droite, un devant et un derrière, un près et un loin. »⁴ Cette manière, que l'on pourrait penser banale, de concevoir un espace est pourtant primordiale dans la conception de notre *habité*. Il permet d'organiser et de valoriser son logement face aux autres. Si certains privilégient la relation entre « une gauche et une droite » d'autres auraient peut-être opté pour un arrangement de « devant et derrière ».

Lors des entretiens, nous avons pu discerner quelques manières générales de s'approprier un bien. La peinture des murs qui constituent notre logement ou la customisation de meubles recyclés est une manière de procéder qui tend à éradiquer toutes les traces de son prédécesseur et ainsi modeler les biens - anciens et utilisés - selon son envie. Cette façon de faire est le reflet d'un certain refus d'utiliser des choses déjà utilisées dans un monde où le produit est en continuuel changement. Au contraire, les personnes qui se sentent facilement chez elles par le simple emménagement d'affaires qui leurs sont chères - guitare, photos, bougie...- sont le reflet d'une appropriation inconsciente. Le logement quel qu'il soit est un repère pour ces individus, c'est le lieu où ils retournent dormir. On pourrait parler d'habitudes ou de besoins primaires qui se reflètent ici: La résidence pour eux est « passive, elle répond à un ensemble de normes partageables par un maximum d'individus, elle remplit une fonction : il est possible d'y dormir, d'y manger [...] »⁵ Nous retrouvons également une appro-

4. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Collection l'espace critique (Paris: Éd. Galilée, 2010), p.159.

5. Caroline Binkley-Valissant et al., *Habiter à perte de vue* (Paris: Décisions Durables Editions, 2015), p.56.

priation qui se retrouve entre ces deux cas qui est celui de l'ameublement. Celui-ci commence à faire référence à la société de consommation actuelle sans y être réellement. Pour certains, les meubles reflètent leur personnalité, ils les choisissent avec soin, passent du temps à les trouver et les chérissent. Ils font partie intégrante de leur moi et en aucun cas ils en toléreront le partage. En quelque sorte ils n'ont pas envie qu'une partie d'eux se retrouve sans contrôle chez une tierce personne. Nous avons pris le cas d'Elizabeth qui, pour le meuble qu'elle avait mis du temps à trouver, parle de destruction de celui-ci si, pour une quelconque raison, il ne pouvait plus faire partie de son logement.

« La lutte pour le caractère unique est aujourd'hui devenue le principal moteur de production et de consommation de masses. Mais pour enrôler cette soif de caractère unique au service d'un marché de la consommation de masse (et vice versa), une économie de consommation doit aussi être une économie d'objets à vieillissement rapide, une obsolescence quasi instantanée, et de la rotation des biens, par conséquent aussi celle des excédents et des déchets. »⁶ Les produits de consommation sont employés pour nous faire douter de ce qu'on a déjà. Aujourd'hui, on trouve toujours mieux, toujours plus vite. On ne consomme jamais complètement un produit car son successeur est déjà sur le marché. En reprenant l'exemple du téléphone, on se l'approprie à l'aide de gadgets, de protection, de customisation et également de manière interne grâce au choix du fond d'écran, des applications - qui d'ailleurs sortent encore et toujours plus rapidement sur le marché et se multiplient à une allure folle - ou tout simplement à l'aide du mot de passe. « L'obsolescence programmée et l'ac-

6. Zygmunt Bauman et Laurent Rosson, *La vie liquide* (Paris: Pluriel, 2013), p.43.

célération de la production menacent cette appropriation [...] : il faut acheter du neuf parce que le marché nous soumet à une tentation à peu près irrésistible en nous proposant mieux que ce que nous avons.»⁷ L'appropriation, nous permet de prendre possession d'un bien. Pour qu'il nous appartienne réellement, il ne suffit pas d'en être le propriétaire, il faut pouvoir le faire sien, s'attacher à lui. La décoration intérieure en est également affectée, à travers les tendances actuelles, par exemple, qui nous incitent à remodeler notre intérieur pour qu'il corresponde à l'attente des gens à ce moment donné. Par exemple Sandrine qui change d'intérieur très souvent, nous parle de choses qu'elle a vues dans les magazines et qui lui plaisaient. Comme le montre le développement des enseignes de bricolage - Hornbach, Leroy Merlin - et d'ameublement tel que Ikea, Casa et autres Pfister, ainsi que la prolifération des émissions télévisées du genre D&CO et le développement d'une presse spécialisée consacrée à ces pratiques - *Décoration*, *Interiors*. Mais surtout des vidéos tutorielles que l'on retrouve à profusion sur le net. La décoration et l'aménagement paraissent avoir obtenu une nouvelle position dans les pratiques domestiques. « [...] la société de consommation paraît, si l'on s'en tient à une analyse superficielle, flatter nos aspirations domestiques, mais en réalité elle entrave notre capacité à habiter. »⁸

7. Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, p.36.

8. *Idem*.

Déchets

« La vie liquide est une vie de consommation. [Une société est dite moderne-liquide si les situations dans lesquelles les êtres humains se trouvent et leurs actions changent avant même de pouvoir être considérées comme des habitudes.] Elle traite le monde et tous ses fragments animés et inanimés comme autant d'objets de consommation : c'est-à-dire des objets qui perdent leur utilité (et donc leur éclat, leur charme, leur pouvoir de séduction et leur valeur) pendant qu'on les utilise.»⁹

De nos jours toutes les choses qui nous sont utiles ont une durée de vie « brève ». Elles ont une espérance de vie limitée. Cette vie abrégée, permet un renouveau continu des biens de consommations. Une fois cette limite dépassée, ces objets sont qualifiés comme n'étant plus « propre à la consommation ». Ils deviennent inadaptés et inutiles. Lorsqu'ils sont retirés du marché ils permettent de laisser place à de nouveaux produits de consommation, encore inutilisés. « Le déchet est le produit fini de toute action de consommation. »¹⁰

Dans son livre, Zygmunt Bauman définit les produits de consommation comme étant liquides, permettant « une succession de nouveaux départs »¹¹ et les produits solides permanents comme étant « des déchets ». Les déchets c'est ce qui reste après la consommation, ils sont malheureusement permanents. « "Solidité" est désormais synonyme de "déchets". »¹² Nous l'avons déjà exprimé, les logements ont une durée de vie qui est presque infinie et qui nous est imposée. L'individu habite dans la maison « mais elle leur échappe, elle était là avant eux et elle leur survivra. La maison représente l'immutabilité, ou tout au moins la permanence. »¹³

Les logements sont conçus selon des habitudes bien

9. Bauman, *La vie liquide*, p.19.

10. Bauman, *La vie liquide*, p.142.

11. Bauman, *La vie liquide*, p.8.

12. Bauman, *La vie liquide*, p.142.

13. Isée Bernateau, *Vue sur mer* (Paris : Puf, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2018), p.28.

précises qui, comme nous venons de l'expliquer, n'est pas en adéquation avec la société « moderne-liquide » que nous subissons. Nous vivons toujours dans les logements basés sur le fonctionnel analysé par Georges Perec. Dans son modèle « à peine caricatural » d'une journée de femme au foyer, il décrit au final les habitudes de celle-ci, en des termes contraires à la vie liquide « Ce qui m'apparaît, en tout cas, c'est que dans la partition modèle des appartements d'aujourd'hui, le fonctionnel fonctionne selon une procédure univoque, séquentielle, et nycthémérale : les activités quotidiennes correspondent à des tranches horaires, et à chaque tranche horaire correspond une des pièces de l'appartement. »¹⁴ Dans ce modèle, le consommateur n'a de liberté que celle qu'on lui impose.

14. Perec, *Espèces d'espaces*, p.59.

Dans le premier chapitre de la consommation, nous avons brièvement analysé le parcours de standardisation de l'homme. On y comprend que la cause de la standardisation ne vient pas de l'invention de l'agriculture n'y d'objet en particulier mais de celui d'un environnement propice. Les hommes, grâce à ce lieu ont pu dompter la nature ce qui leur garantit des vivres tout au long de l'année. Ces origines nomades se reflètent dans notre société de consommation, par la recherche d'un environnement propice, dans un monde où les *Habitat* ne sont plus des milieux mais des objets "solides" qui ne se modifient pas. L'important ne se situe pas forcément dans les logements dans lesquels nous vivons : ce n'est pas ce que nous possédons mais où nous le possédons qui est déterminant. Cette recherche de lieu idéal est le patrimoine que nous ont laissé nos ancêtres. Aujourd'hui, notre forme de nomadisme se reflète dans notre cycle d'*Habitat* sous forme de déménagements. Les entretiens

nous ont amenés à réfléchir sur cette surconsommation de l'*Habitat*. On perçoit trois facteurs essentiels qui sont : l'environnement appelé ici l'*Habitat* - La recherche d'un endroit qui convient à notre mode de vie - Le logement ou l'*habité* qui permet d'exprimer notre personnalité en assouvissant nos besoins et le voisinage ou l'*habitations* - La sociabilisation et le vivre ensemble. Le premier facteur nous pousse, tout comme nos ancêtres, à explorer les différents milieux qui nous entourent. Le deuxième, nous incite à chercher le logement qui nous convient par rapport à notre *habité*. Le dernier à rechercher un groupe d'individus pour parfaire notre *habitations*.

L'invariabilité de notre ensemble immobilier est la cause première de cette mobilité. En effet comme nous venons seulement de le voir, les logements sont consommés à plusieurs reprises et en permanence par des individus différents. Cette surconsommation d'un bien peut être perçue comme un recyclage perpétuel. Mais pour qu'il y ait recyclage il faut qu'il y ait une fin de consommation. Ce qui résulte de cette fin de consommation est considéré dans la société moderne-liquide comme étant des "déchets" dûs à leur "solidité". Nous pouvons donc dire que nous ne recherchons plus des logements mais des résidus d'une ère terminée qui permettrait de contenir notre personnalité. Dans ce monde de consommation "liquide" qui nous incite au changement, vivre dans un lieu "solide" qui n'évolue pas est une tâche difficile. Notre *Habitat* n'en étant plus vraiment un, n'étant plus lié ni à notre *habité* et/ou ni à notre *habitations* nous recherchons d'autres logements secondaires pour pouvoir assouvir ce besoin de changement et de personnalisation. Étant entendu que par résidences ou logements secondaires nous entendons tout endroit dans lequel nous

retournons régulièrement volontairement : maison des grands-parents ou parents, résidence achetée dans un lieu d'hiver ou d'été, appartement de vacances loué à la saison et toujours au même endroit, ... Notre logement principal ne pouvant être modifié ou personnalisé à notre souhait, on tente d'acquérir d'autres *Habitat*, de s'approprier d'autres « déchets », pour se détacher de l'emprise de cette état "solide". Mais qu'en serait-il si l'on pouvait modifier nos foyers ? si l'on pouvait les faire évoluer, permettant des logements qui deviendraient des "Habitaré", liant l'*habité*, l'*habitations* et l'*Habitat* en une seule entité ?



CONCLUSION

SYNTHÈSE

Le parcours et l'analyse des différentes composantes de l'"Habitar" : *habité*, *habitations*, *Habitat*, nous a permis de comprendre en profondeur la signification de ces termes. Au travers des trois chapitres principaux, nous avons pu suivre l'évolution et les théories qui analysent l'"habitar" de l'individu. Les données récoltées grâce aux entretiens conduits ont permis de préciser et de comprendre les différents cycles de notre époque.

L'«Habitare» est incomplet, le logement devenu «solide», ne nous permet pas l'*habité* comme nous le souhaiterions réellement. Il apparaît «liquide» dû aux nombreux déménagements et emménagements que nous effectuons. Toutefois, malgré les apparences, ce n'est pas l'*Habitat* qui est devenu «liquide» mais l'être humain. « Tout, y compris l'homme, devient objet de consommation » déclare Zygmunt Baumann dans son résumé de «La vie liquide». Pourtant, le logement, lui, est décrit comme étant «solide», n'étant pas jeté après avoir été consommé. Cette solidification du logement est due à un manque de flexibilité de celui-ci. Il ne permet qu'un niveau superficiel d'appropriation qui est celui de la décoration et de l'ameublement. Il a conduit l'*habité* des êtres humains à être affecté dans sa manière de le concevoir. L'*habité* est propre à l'homme, ce dernier est conscient du temps qui passe, ce qui n'est pas le cas chez l'animal.

Malheureusement, la solidité du logement ne nous permet pas d'y avoir nos habitudes, on ne peut pas le vêtir à long terme, car le temps d'occupation y est trop court. Dans le cas d'individus qui ont gardés leurs logements pendant une assez longue période, leur permettant de l'investir correctement, il se peut que l'enveloppe, généralement intouchable, ne leur conviennent plus et, faute de pouvoir déménager, ils doivent investir des espaces qu'ils ont du mal à *habiter*. Le problème de solidification de l'*Habitat* amène aussi des conflits de voisinage et influence donc la sphère de l'*habitations*. En effet, les limites et frontières du logement étant fixes, il n'est malheureusement pas possible d'en changer leurs attributions. Des espaces que l'on aimerait davantage public restent privés est inutilisés et d'autres, que l'on apprécie-

rait plus intimes, sont ouverts sur le voisinage. Cette solidité de l'environnement construit, influence le caractère social du logement. Il génère des conflits qui pourraient être facilement désamorçés avec un environnement qui permettrait le changement, un *Habitat* dit "liquide".

L'avenir de l'*Habitat* résiderait donc dans la compréhension entière de l'"Habiter". Pour se faire, il doit se défaire de sa "solidité" pour permettre à toutes les sortes d'*habité*, propre à chaque individu, de coexister et, ainsi, de former l'*habitations* durable. Cette liquéfaction du logement devrait permettre à chacun de s'exprimer librement en adoptant un comportement évolutif et changeant que les individus recherchent aujourd'hui, au travers des déménagements. Notre époque considère la consommation comme étant le moteur de la société jusqu'à faire de l'individu un bien consommable. Pour s'adapter, le bâtisseur de demain devrait penser le logement comme un produit ayant un cycle de vie rapide et non comme un objet durable, permettant peut-être, ainsi, à l'individu de redevenir un point de repère et prendre la place de la maison-corps.

BIBLIOGRAPHIE

- ATEMHA. « Cycles de vie, comportements résidentiels et structures urbaines ». Rapport du projet de Recherche sur l'Île-de-France, Lettre de commande n°F 01129, Mai 2004.
- Authier, Jean-Yves. « Les citadins et leur quartier. » Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France, L'Année sociologique. Vol. 58. (janvier 2008) : 21-46.
- AXIS : *L'univers documentaire Hachette*. vol. 4. Éléments, corps simples et composés à appareil génital. Vanves : Livre de Paris : Hachette, 1994.
- AXIS : *L'univers documentaire Hachette*. vol. 5. Peinture de genre à Ivan le Terrible. Vanves : Livre de Paris : Hachette, 1994.
- Bauman, Zygmunt et Rosson, Laurent. *La vie liquide*. Paris: Pluriel, 2013.
- Bernateau, Isée. *Vue sur mer*. Paris : Puf, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2018.
- Białowarczuk, Marcin. *from circle to rectangle: evolution of the architectural plan in the early neolithic in the middle east*. Polish Archaeology in the Mediterranean 25, 2016.
- Binkley-Valissant, Caroline. Douchet, Laura. Fanouillet, Laura. Prouvèze, Erwan. Trouilloud, Julia. Pucheral, Hortense. *Habiter à perte de vue*. Paris : Décisions Durables Editions, 2015.

- Breviglieri, Marc. Pattaroni, Luca. Stavo-Debaugé, Joan. « Les choses dues propriétés, hospitalités et responsabilités ethnographie des parties communes de squats militants. » Rapport à la Direction de l'architecture et du patrimoine, Mission à l'ethnologie. (octobre 2004).
- Chollet, Mona. *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*. Paris : La Découverte, 2015-2016.
- Clavel, Maïté. « Éléments pour une nouvelle réflexion sur l'habiter. » Cahiers Internationaux de Sociologie : Nouvelle série. Vol. 72. Habiter, Produire l'espace. (juin 1982): 17-32.
- Collectif Sarka-SPIP. « Les Avanchets : parlons-en ! » Analyse des récits des habitants, 9 décembre 2008. <http://www.tshm.ch/avanchets-onex/spip.php?article109>
- Darwin, Charles. *De l'origine des espèces* (1859). Ebooks libres et gratuits. Édition Schleicher Frères, [trad. Edmond Barbier], 1906.
- Heidegger, Martin. « Bâtir, habiter, penser ». Essais et conférences, op. cit. Gallimard. Darmstadt, 1951. http://palimpsestes.fr/textes_philo/heidegger/habiter.html
- Kaufmann, Vincent et Ravalet, Emmanuel. *L'urbanisme par les modes de vie : outils d'analyse pour un aménagement durable*. vuesDensemble. Genève: MétisPresses, 2019.
- Larousse. « Dictionnaire encyclopédique de français, DLF-570 l'essentiel de la langue française! » Roissy; [Paris: Franklin electronic Publishers France; Larousse, 2008.
- Laugier, Marc-Antoine. *Essai sur l'architecture*. Paris : chez Duchesne, rue S. Jacques, au Temple du Goût, 1753.
- Lawrence, Roderick J. « L'espace domestique : typologie et vécu. » Presses Universitaires de France Cahiers Internationaux de Sociologie. Nouvelle série. Vol. 72. Habiter, produire l'espace (juin 1982): 55-75.

- Littre, Émile. « Dictionnaire de la langue française ». Paris, L. Hachette, 1873-1874. Version électronique créée par François Gannaz. <http://www.littre.org>
- Magri, Susanna. « L'intérieur domestique. Pour une analyse du changement dans les manières d'habiter. » *Genèses*, n° 28. Étatisations, sous la direction de Jean Leroy. (septembre 1997): 146-64.
- McLuhan, Marshall. *Understanding Media; the Extensions of Man*. New York : Signet Books, 1966.
- Miric, Dragoslav. *Évolution et troubles de personnalité*. Lagny-sur-Marne : Mardaga. PSY-Théories, débats, synthèses, 2012.
- Moore, Jerry D. *The Prehistory of Home*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2012.
- Paquot, Thierry. « Habitat, habitation, habiter. » Ce que parler veut dire.... Caisse nationale d'allocations familiales, n° 123. (2005): 48-54.
- Pattaroni, Luca. « Learning From Squat: une Critique en situation du Capitalisme. » Conférences lors du cours de sociologie et du superstudio B à L'EPFL. Lausanne, Suisse, 13 octobre 2020.
- Perec, Georges. *Espèces d'espaces*. Nouvelle édition revue et corrigée. Collection l'espace critique. Paris : Édition Galilée, 2010.
- Slotkin, James S. *Readings in Early Anthropology*. Psychology Press, 2004.

PROFIL DES INTERVENANTS

Anya. 26 ans, célibataire. Locataire. Vit à Renens.

Arnold. 77 ans, marié, 2 enfants et 4 petits-enfants. Locataire. Vit avec sa femme à Gland.

Claire. 48 ans, vit en concubinage. Locataire de sa concubine. Vit avec sa conjointe à Aubonne.

Claude. 57 ans, divorcé une fois avec 1 enfant. Remarié avec 1 enfant. Propriétaire. Vit avec sa femme et son fils à Gilly.

Coralie. 55 ans, divorcée 2 fois, 3 enfants. Locataire. Vit avec sa fille à Gland

Dani. 53 ans, marié, 2 enfants. Locataire. Vit avec sa femme et son fils à Aubonne.

Elizabethe, 55 ans, divorcée 2 fois, 2 enfants. Propriétaire. Vit actuellement avec son fils à Aubonne.

Eloïse. 47 ans , mariée, 2 enfants. Propriétaire. Vit avec son mari et ses 2 filles à Aubonne.

Georges. 56 ans, marié, 1 enfant. Propriétaire. Vit avec sa femme et sa fille à Aubonne.

Jean. 59 ans, divorcé une fois avec 1 enfant. Vit en concubinage et père de 2 enfants. Propriétaire. Vit avec sa concubine et ses 2 enfants à Bursins.

Karina. 44 ans, mariée, 1 enfant. Propriétaire. Vit avec son mari à Gilly.

Lara. 49, mariée, 2 enfants. Propriétaire. Vit avec son mari et ses 2 filles à Marly.

Laurent. 52 ans, marié, 2 enfants. Propriétaire. Vit avec sa femme et ses 2 filles à Marly.

Lucrèce. 86 ans, veuve, 3 enfants. Vit seule dans un home à Gland.

Marie-Flore. 74 ans, mariée, 2 enfants et 4 petits-enfants. Locataire. Vit avec son mari à Gland.

Marie. 55 ans, mariée, 3 enfants. Propriétaire. Vit avec son mari et sa fille à Aubonne.

Natacha. 55 ans, mariée. 1 enfant. Propriétaire. Vit avec son mari à Aubonne.

Pierre. 32 ans, célibataire. Locataire. Vit en concubinage à Ecublens.

Sandrine. 51 ans, mariée, 2 enfants. Locataire. Vit avec son mari et son fils à Aubonne.

Tabata. 26 ans, célibataire. Locataire. Vit en concubinage à Ecublens.

Note : si l'on comptabilise tous les lieux de vie investi ou non par le interviewés, on comptabilise plus de 250 emplacements.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements iront à mon directeur pédagogique Vincent Kaufmann pour son suivi et ses précieuses remarques, à Anja Fröhlich qui m'accompagna en temps que professeur en parallèle de ce dernier, ainsi qu'à mon maître EPFL, Barbara Tirone, qui m'a prodigué de judicieux conseils, me permettant de débiter cet énoncé.

Merci également à tous les enquêtés, dont je ne citerais pas les véritables noms pour des raisons d'anonymat, qui m'ont accueilli chez eux et ont su partager avec moi l'histoire de leur nombreux logements.

Merci à ma mère, Caroline Ladisa Bürki, qui a su me soutenir tout au long de mes recherches et de la finalisation de mon énoncé en m'offrant un avis de lecture réfléchi. A mon père, Jean-Philippe Ladisa et mes grand-parents, Marianne et Ronald Ducrest pour leur relecture approfondie.

Finalement à mon compagnon, Jérémy Muñoz pour son soutien et sa patience.

